

LE PAYS DE FRANCE



PHOT. Le Matin.

G. Marchand

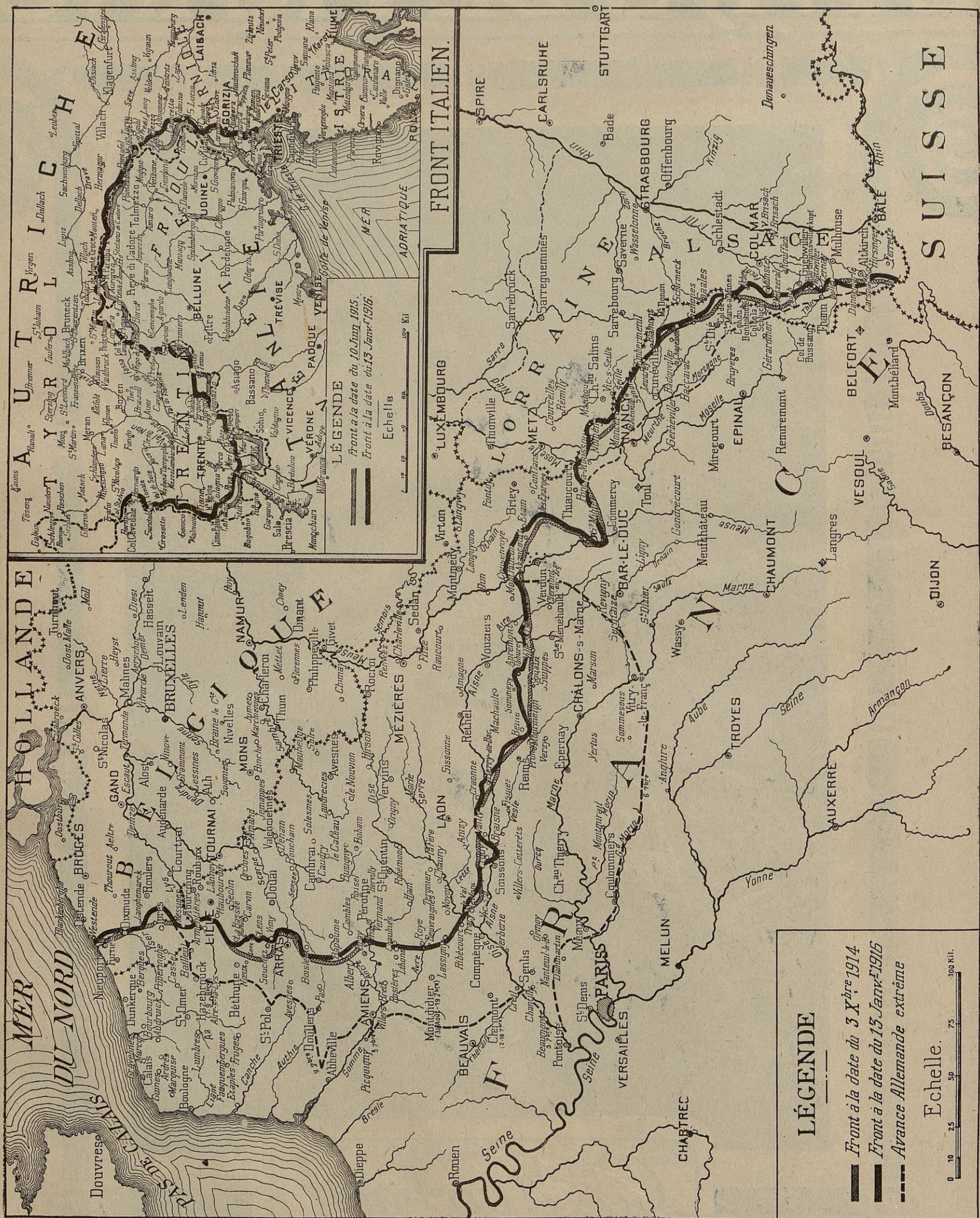
Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le Ma
2 4 6
boulevard Poiss
PARIS

Abonnement pour la France... 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger... 20

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 6 AU 13 JANVIER

POUR remonter l'opinion publique en Allemagne, affectée de plus en plus par la durée de la guerre, par la misère croissante et les difficultés de la vie, par la maladie du kaiser, il fallait aux Allemands un succès ; ils l'ont cherché en Champagne, à la veille de la rentrée du Reichstag, et n'ont trouvé qu'un échec.

Partout ailleurs, ce fut la lutte d'artillerie habituelle. En Belgique, l'artillerie de l'armée belge a poursuivi efficacement le bombardement des positions ennemies sur la rive gauche de l'Yser, dans le secteur de Dixmude ; elle a dispersé plusieurs convois allemands ; vers Steenstraete on s'est battu vivement à coups de bombes.

C'est toujours dans la région d'Armentières que les Anglais sont aux prises avec les Allemands ; après une violente canonnade, les Allemands ont attaqué, le 6 janvier, les lignes de nos alliés à coups de grenades ; ils ont été repoussés. L'artillerie anglaise a violemment riposté et a détruit une batterie ennemie au sud-est d'Armentières. Dans la nuit du 8 au 9 janvier, feu intense de mousqueterie, de mitrailleuses et d'artillerie. Les jours suivants, la lutte d'artillerie reprend avec violence vers Hulluch et du côté d'Armentières et de Saint-Eloi. Dans la nuit du 12 au 13 janvier, les Anglais ont encore réussi une de ces expéditions hardies où ils excellent contre les tranchées allemandes à l'est d'Armentières ; une vingtaine d'Allemands ont été mis hors de combat et un emplacement de mitrailleuses a été détruit.

Sur notre front d'Artois, c'est l'artillerie seule qui a donné ; le 7 janvier, nous avons bombardé de nouveau la gare de Boisleux-au-Mont et interrompu le trafic entre cette gare et Cambrai. Le lendemain nos obus ont détruit une coupole cuirassée ; les jours suivants, des tirs efficaces ont été effectués sur les tranchées et les abris de l'ennemi vers la route de Lille à Arras.

En Picardie, quelques actions d'infanterie se sont mêlées au bombardement qui ne cesse guère. Le 10, un détachement allemand a tenté d'enlever un de nos postes dans le secteur d'Annoncourt, près de Roye ; il a été repoussé par notre feu. Dans la nuit suivante, une forte reconnaissance ennemie a essayé d'approcher de nos lignes dans la région de Ribécourt ; elle a été décimée par notre feu ; Ribécourt est situé en face du grand méandre de l'Oise, à l'extrémité du saillant que forme le front allemand vers Paris. Le 12, l'ennemi n'a pas été plus heureux dans une tentative contre l'un de nos postes entre la Somme et l'Avre. Une colonne allemande, évaluée à un régiment, a été prise sous notre feu, ce même jour, au moment, où elle entraînait dans Roye.

Sur l'Aisne, nouvelle activité de l'artillerie ; les moulins de Châtillon, entre Soissons et Vic-sur-Aisne, que les Allemands avaient transformés en forteresses pour défendre l'accès des chemins qui montent vers Nouvion, ont été détruits par nos batteries. Sur le plateau de Vauclerc, une batterie de 105 a été réduite au silence par notre feu.

L'offensive allemande en Champagne, qui a été le fait saillant de cette semaine, a commencé le 8 janvier par un violent bombardement de nos lignes à l'aide d'obus suffocants sur le front très étendu de Saint-Hilaire-le-Grand à Ville-sur-Tourbe : en même temps l'ennemi faisait éclater une mine au sud de la butte du Mesnil ; un combat à la grenade s'engageait autour de l'entonnoir dont nous restions maîtres.

Le 9, l'attaque se développait mais sur un front plus restreint ; tant au cours de la journée que pendant la nuit les Allemands n'ont pas tenté moins de quatre actions concentriques sur les huit kilomètres qui séparent la Courtine du mont Têtu, ouest et est de la butte du Mesnil ; l'objectif de l'ennemi était la possession de cette position qui est au centre de nos lignes et qui domine la plaine environnante.

L'attaque a été menée par trois divisions allemandes ; sur un seul point une brigade tout entière a donné.

Cependant notre tir décimait l'adversaire et arrêtait net sa progression ; tout cet effort l'amenait seulement à prendre pied un moment en deux points de notre première ligne au nord-est de la butte du Mesnil et à l'ouest du mont Têtu. Une vigoureuse contre-attaque l'en chassait aussitôt. Le soir même nous reprenions tous les postes d'écoute qu'il avait occupés sauf un petit rectangle à l'ouest de Maisons-de-Champagne où ses positions se maintenaient difficilement sous notre feu.

Notre tir a infligé aux Allemands des pertes très lourdes. La bataille d'infanterie était terminée ; par comparaison avec notre glorieuse offensive d'automne, elle prouvait que les Allemands sont aujourd'hui incapables de réussir à reprendre le terrain que nous leur avons enlevé.

Depuis, notre artillerie continue à bombarder efficacement les tranchées allemandes et le 12, par ses tirs de barrage, elle arrêtait net deux attaques à la grenade menées contre nos positions, l'une au nord-est de la butte du Mesnil, l'autre vers Maisons-de-Champagne.

En Argonne, lutte de mines ; nous faisons sauter un petit poste allemand près de Vauquois, un dépôt de munitions à la Fille-Morte ; à la Haute-Chevauchée, ce sont les Allemands qui font éclater une mine et une lutte s'engage pour la possession de l'entonnoir dont nous organisons fortement le bord sud.

Entre Argonne et Meuse, les Allemands ont tenté, le 11 janvier, une attaque avec émission de gaz suffocants ; mais ils ont été victimes de leurs procédés ; car une brusque saute de vent s'étant produite, la nappe gazeuse s'est rabattue sur leurs propres tranchées ; d'ailleurs chez nous toutes les précautions avaient été prises et le tir de barrage effectué par notre artillerie avait empêché les Allemands de sortir de leurs lignes.

Sur les Hauts-de-Meuse, nous avons repris le bombardement du bois des Chevaliers qui couvre un large éperon qui va finir au-dessus de Lacroix-sur-Meuse et protège le chemin de fer établi par les Allemands entre Saint-Mihiel et Thiaucourt.

En Alsace, les Allemands sont revenus à l'assaut de nos positions de l'Hartmannswillerkopf ; ayant amené de nouveaux renforts et une puissante artillerie, ils ont attaqué dans la nuit du 7 au 8 janvier et ont pu prendre pied dans un petit élément de nos tranchées entre le Rehfsen et l'Hirzstein ; nous les avons délogés presque aussitôt. Mais le lendemain, ils ont occupé, à la suite d'un violent bombardement, un petit col situé au nord du sommet de l'Hirzstein ; ce qui nous a obligés à retirer les troupes qui se trouvaient sur ce sommet. Les pertes de l'ennemi ont été très lourdes.

En même temps, sur la Fecht, nous forçons les Allemands à évacuer le hameau de Stocka, près de Munster ; pendant leur retraite ils ont été soumis aux rafales de notre 75.

La marine anglaise vient encore de perdre un de ses beaux navires : le cuirassé *King-Edward-VII* a touché une mine et a coulé ; tout l'équipage a été sauvé ; c'est le plus moderne des cuirassés anglais coulés depuis le début des hostilités ; il avait été mis en service en 1905 et était de la série qui précède les dreadnoughts.

L'ÉVACUATION DES DARDANELLES

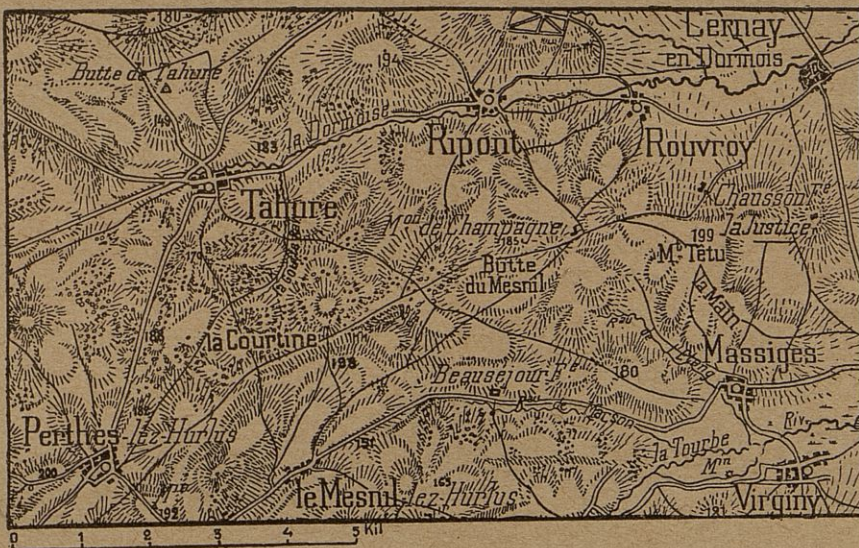
Le 20 décembre les Anglais retiraient leurs troupes de la région de la baie de Suvla ; cette évacuation partielle de la presqu'île de Gallipoli a été suivie du retrait total des forces britanniques et françaises qui se trouvaient à la pointe de Seddul-Bahr. L'opération s'est faite avec le plus grand succès, dans la nuit du 8 au 9 janvier ; tout le matériel a été évacué, sauf dix-sept pièces d'artillerie dont six de notre marine qui ont été détruites avant le départ.

L'ennemi n'a ouvert le feu qu'au moment où l'embarquement se terminait, vers quatre heures du matin. Les Anglais ont eu un homme blessé ; nous n'avons eu aucune perte.

C'est le 26 avril 1915 que les Alliés avaient débarqué à Seddul-Bahr ; le lendemain, ils avançaient de trois kilomètres. Le 19 mai, ils infligeaient un sanglant échec aux Turcs.

La guerre de tranchées se poursuivait lente et difficile et la progression des Alliés ne se faisait qu'avec peine. Le 6 août, les troupes britanniques débarquaient à Suvla et s'avançaient dans la presqu'île. Mais dès le mois d'octobre l'évacuation était envisagée ; l'expédition de Salonique la rendait inévitable.

Les troupes qui ont combattu sur la presqu'île de Gallipoli ont écrit une des plus belles pages de l'histoire militaire. Leur héroïsme n'aura pas été inutile, car pendant plus de huit mois elles ont fixé sur ce point d'importantes forces turques et permis à l'Angleterre de prendre les mesures nécessaires pour la sauvegarde de l'Égypte.



LA RÉGION DU MONT TÊTU

ARTILLERIE LOURDE ET GRENADES

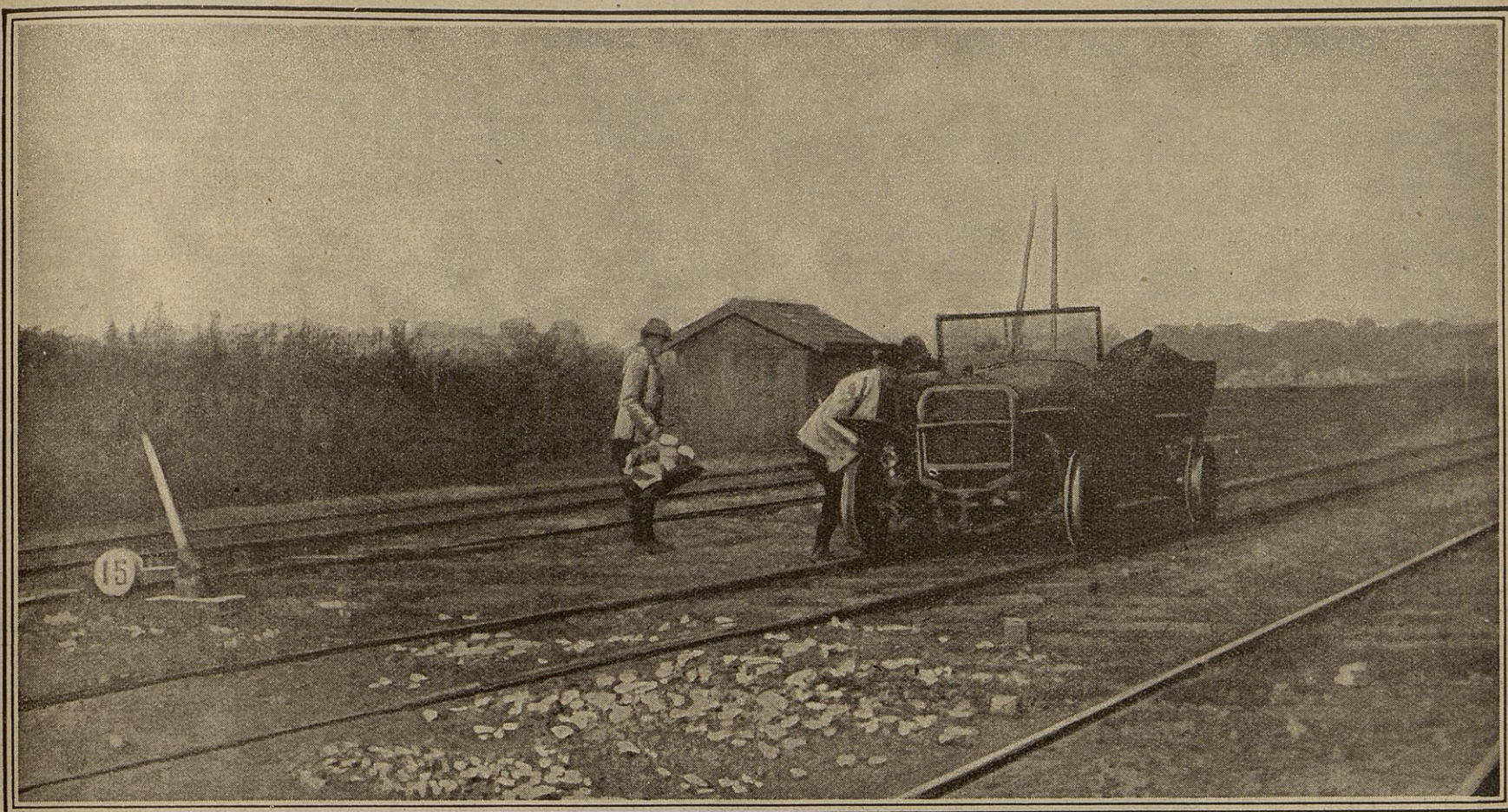


Le calme n'est pas revenu dans cette partie de la Champagne où nos troupes remportèrent une si belle victoire ; les Allemands tentent en vain de conquérir les positions que nous leur avons prises ; maintenant une puissante artillerie soutient nos efforts et des pièces de gros calibre, comme on en voit ici une batterie, ne cessent de lancer leurs projectiles sur les défenses ennemies.



Les combats à la grenade ont presque partout sur ce front succédé à la fusillade et au combat à la baïonnette ; aussi se fait-il une consommation formidable de ces projectiles que l'on croyait abandonnés dans la guerre moderne ; aux usines qui les fabriquent se sont ajoutés des ateliers improvisés à l'arrière des premières lignes.

LES ADAPTATIONS A LA GUERRE



On a adapté à la guerre actuelle un ancien système qui avait donné de bons résultats ; une voiture automobile a été pourvue de roues spéciales qui lui permettent de rouler sur les rails de la voie ferrée ; elle sert à inspecter la ligne dès la première heure pour s'assurer des dégâts que les obus auraient pu causer, elle sert aussi au transport rapide des munitions.



Voici un pont-tranchée. Notre ligne était coupée par un petit cours d'eau ; il a fallu prolonger la tranchée et nos fantassins ont exécuté ce foli chef-d'œuvre, qui est refait presque chaque nuit ; car en dépit de son petit air tranquille, ce coin est sans cesse bombardé par les Boches. Au fond, aux arbres, se trouve la ligne allemande.

LES EXPLOSIFS MODERNES

EMPLOYÉS A LA GUERRE

La question qui prime toutes les autres, dans cette guerre, c'est celle des munitions. Et dans celle des munitions, c'est le problème des explosifs qui domine. On peut donc dire que c'est lui le plus important de tous ceux qu'a posés la guerre. Or, c'est aussi, en raison de sa complexité, le moins connu du grand public.

Non pas qu'on ne lui en ait déjà causé ! Depuis le début de la campagne, les traités les plus divers, les articles les plus documentés, ont été publiés. Les savants les plus notoires ont exposé la question, avec toute leur autorité, toute leur science... avec trop de science peut-être.

Sous les yeux du lecteur non habitué et non préparé à une lecture aussi ardue, on a fait passer des descriptions complètes, des termes impressionnants. On lui a parlé de « nitrocelluloses » et de cotons « endécanitriques », de « mononitronaphtalines » (ouf !...) et de penta ou hexanitrobenzines...

Et en dépit de ces termes savants, limpides pour les chimistes et les ingénieurs, mais indigestes pour le profane, ledit profane est resté tout à fait mal renseigné, car trop souvent il n'a rien compris ! Peut-être, cependant, la question est-elle susceptible d'être traitée d'une façon simple, débroussaillée de toute formule chimique et de tout bagage scientifique. C'est à l'exposer ainsi que je vais essayer de m'employer.

Et si, avant d'aborder cette étude, je me livre à ce petit préambule, ce n'est point pour émettre la folle prétention de faire mieux que n'ont fait d'autres, beaucoup plus qualifiés que je ne le suis : c'est pour que le lecteur soit persuadé qu'il pourra suivre cette causerie jusqu'au bout sans risquer de tomber sur des exposés que seuls les gradués en chimie ou les spécialistes en explosifs peuvent comprendre.

C'est pour que, voyant mon titre, il ne s'imaginer pas que sous ce chapeau s'abrite un corps fait de science pure et rébarbative, c'est pour qu'il veuille bien me suivre jusqu'au bout...

Classification des explosifs

Le nombre des explosifs que l'on peut créer est infini et la question de fabriquer un mélange détonant est devenue aujourd'hui enfantine ; ce qui l'est moins, c'est de réaliser un explosif qui soit approprié au but qu'on veut atteindre et qui satisfasse à la fois aux qualités de puissance, de constance dans ses propriétés explosives ou balistiques et aux conditions de stabilité, de sécurité qui permettent de l'employer sans danger.

Au point de vue de la composition, les explosifs se présentent sous les formes générales suivantes :
1° *Mélange de corps simples*, les uns combustibles, les autres comburants. L'ancienne poudre noire composée de charbon, de soufre et de salpêtre en est le type le plus répandu.

2° *Corps azotés*, constituant seuls l'explosif. Dans cette catégorie se rangent :

Le coton-poudre ou nitrocellulose, la nitroglycérine, les nitrobenzines, les nitronaphtalines, les nitrotoluènes, l'acide picrique, etc., etc.

3° *Corps étrangers*, tels que chlorates, perchlorates, picrates, nitrates, ammoniacs, etc., etc.

4° *Mélanges de corps composés ou azotés* tels que nitroglycérine et nitrocellulose formant la dynamite gomme.

5° Et encore mélanges de nitrates, chlorates, sulfures, etc., et de corps azotés.

Comme on le voit, les types d'explosifs sont nombreux, mais dans tous les produits si multiples et si divers que la science met à leur disposition, les services de la guerre ont dû faire un choix approprié au but à atteindre. Et c'est ici que commencent pour eux les difficultés !

Les deux grandes classes d'explosifs utilisés

Les explosifs employés, quelles que soient leur nature et leur composition, se divisent en deux grandes classes :

1° Les explosifs propulsifs et non brisants.

2° Les explosifs de rupture ou brisants.

Parmi les premiers se rangent les poudres à fusil et à canon qui servent à expulser le projectile. Parmi les derniers on trouve les explosifs qui servent au chargement des projectiles, c'est-à-dire ceux qui, une fois « le colis » arrivé à destination, le font éclater dans les conditions de violence les plus grandes, à la barbe des destinataires. Cette dernière catégorie comprend de plus les explosifs qui servent au chargement des grenades, des mines, etc.

Il m'a paru indispensable de préciser ci-dessus les deux grandes classes

employées dans les services de la guerre afin de faire bien ressortir le but auquel doivent répondre les explosifs et d'éviter toute confusion dans l'esprit du lecteur.

Poudres propulsives ou poudres proprement dites

Si on examine plus particulièrement les qualités que doit posséder une poudre servant à lancer les projectiles, je dirai qu'au point de vue *balistique* une poudre doit être progressive c'est-à-dire que la pression doit croître au fur et à mesure que la poudre brûle ; qu'elle doit être toujours semblable à elle-même et doit permettre de lancer l'obus ou la balle avec la plus grande vitesse initiale possible, tout en développant dans l'âme de l'arme la plus faible pression possible.

Si elle n'est pas « progressive », la pression développée au moment de l'inflammation fatiguera l'arme, pourra même la faire éclater et pourra produire sur le projectile un choc tel que la substance qu'il contient pourra détoner dans l'intérieur du canon.

De la vitesse initiale dépend, on le sait, la portée du projectile. Dans les canons de campagne une vitesse initiale considérable n'est pas nécessaire puisqu'en général on ne tire qu'à des distances de quelques kilomètres. Elle est généralement voisine de 500 mètres à la seconde tandis qu'elle atteint jusqu'à 1 000 mètres dans les canons de marine à très longue portée.

On s'explique maintenant, en ce qui concerne les poudres propulsives, la nécessité de la constance des propriétés explosives ou balistiques.

La régularité du tir est subordonnée en effet à la « non-variation » de la vitesse initiale que la poudre imprime, sous une charge donnée, au projectile à lancer. Si la vitesse initiale diminue, la portée du projectile est moindre ; si elle augmente, la portée du projectile est plus grande. Donc tir irrégulier.

La pression moyenne dans l'âme du canon ou du fusil ne doit pas changer non plus. Si elle diminue, l'impulsion est moindre ; si elle augmente, elle peut devenir dangereuse pour l'arme au point de la faire éclater.

On voit combien complexe est le problème des explosifs de guerre. Voyons maintenant ceux auxquels on s'est arrêté.

Aujourd'hui, comme autrefois, on donne à l'explosif qui sert à expulser les projectiles des fusils et des canons le nom de « poudre ».

C'est par habitude qu'on a conservé ce terme ancien qui est en réalité tout à fait impropre ; la poudre actuelle, que ce soit la poudre B des Français, la balistite ou la filite des Italiens, la cordite des Anglais, le pyrocollodion des Russes ou la troisdorf des Allemands, n'a plus le moindre rapport, ni physique ni chimique, avec l'ancienne poudre noire. Celle-ci, tout le monde le sait, était une poudre véritable à grains plus ou moins gros, faite de salpêtre, de soufre et de charbon. Celle-là est constituée soit par des plaquettes carrées ou rectangulaires, soit par des tubes cylindriques percés de trous rappelant la forme du macaroni.

Les poudres nouvelles, dites « sans fumée » parce que les produits de la combustion sont exclusivement

gazeux, sont toutes à base de coton-poudre ou autrement dit de nitrocellulose (1). Certaines, les cordites, sont formées d'un mélange de nitrocellulose, de nitroglycérine (2) et d'un corps gras (généralement la vaseline) dont le rôle est de faire baisser la température dans l'âme au moment de la déflagration.

Leur supériorité sur la poudre noire est considérable. Pas de fumée, moindre charge, pression moindre, vitesse initiale plus élevée, combustion beaucoup plus régulière.

Pour donner une idée de la supériorité de la poudre sans fumée dont l'emploi en France remonte à 1886, date à laquelle elle fut découverte par le célèbre inspecteur général des poudres et salpêtres M. Vieille, il nous suffira de citer les chiffres suivants :

Avec le canon de 90 français il fallait pour lancer un obus de 8 kg. employer une charge de poudre noire de 1 kg. 900 avec une vitesse de 420 mètres et une pression de 2.350 kg. Avec la poudre B on obtient la même vitesse avec une charge de 0 kg. 720 et une pression inférieure à 1.600 kg.

Ces considérations ont suffi amplement pour justifier l'adoption, dans toutes les armées, des poudres sans fumée pour fusils et canons.

Fabrication de poudres à base de nitrocellulose dites « sans fumée »

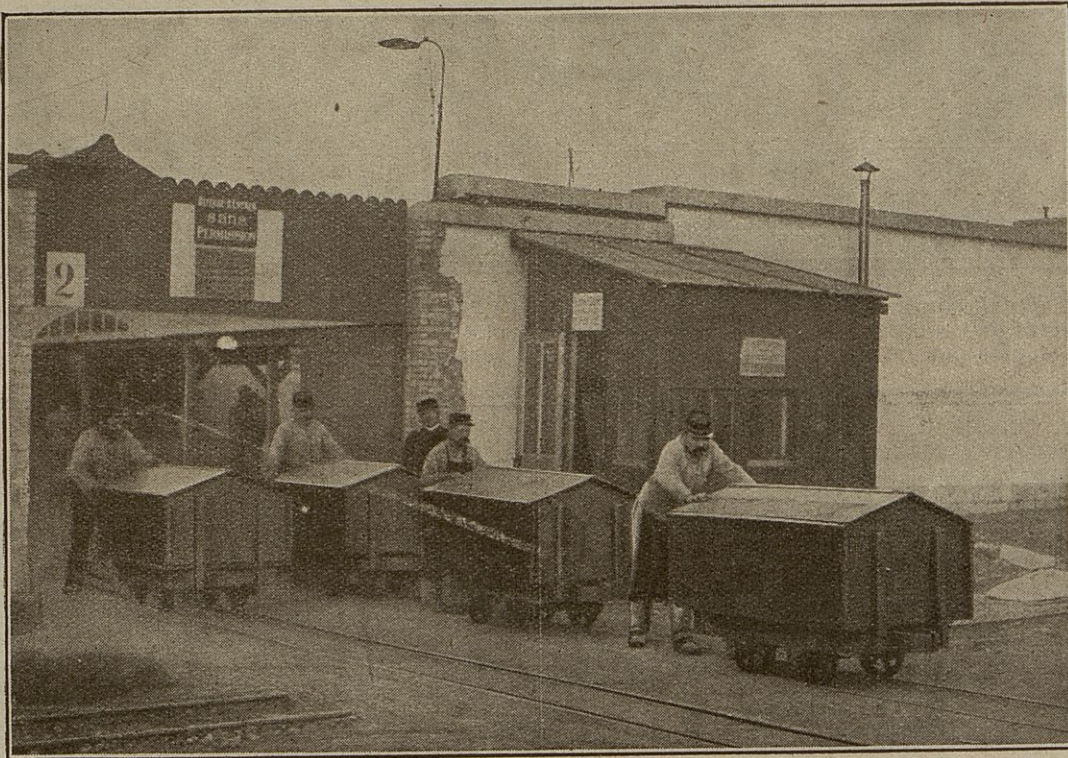
Voyons maintenant comment on fabrique les poudres à base de nitrocellulose.

Tout d'abord nous dirons que sous le nom de « nitrocellulose » on désigne les produits que l'on obtient en attaquant la cellulose par un mélange d'acide nitrique et d'acide sulfurique.

On arrive ainsi à des corps dans lesquels on a substitué, dans la cellulose, par réaction chimique, des molécules azotées à des molécules d'hydrogène.

(1) Nitrocellulose signifie cellulose nitrifiée. La cellulose est la substance qui constitue l'enveloppe des jeunes cellules végétales. La nitrification, ainsi qu'on le verra plus loin, s'obtient par l'immersion de la cellulose dans un bain d'acide nitrique (ou azotique) et d'acide sulfurique.

(2) Glycérine nitrifiée.



LE TRANSPORT DE LA POUDRE POUR LA FUSION

La cellulose et l'acide nitrique seuls interviennent dans la réaction ; l'acide sulfurique n'intervient pas ; son rôle consiste à absorber l'eau qui se produit dans la réaction et à empêcher toute élévation sensible de température qui conduirait à des combustions spontanées.

La réaction est faite en immergeant dans le bain acide la cellulose préalablement préparée. On conçoit que, suivant les conditions réalisées dans le bain acide, suivant la durée de l'immersion ou la température moyenne de la réaction, on obtienne des nitrocelluloses différentes.

En France, on emploie deux nitrocelluloses : la première, très riche en azote, est presque insoluble dans un mélange à parties égales d'éther sulfurique et d'alcool à 59°.

L'autre, moins riche en azote, est complètement soluble dans ce mélange.

La cellulose est employée, en général, sous forme de coton, parce que la cellulose contenue dans le coton est plus pure que les celluloses d'autres provenances et parce que le coton est un produit que l'on se procure et que l'on manipule facilement.

Le coton employé est, par des opérations préalables, débarrassé des graisses qu'il contient, puis blanchi et séché. Il ne doit conserver que des traces de graisses, de cendres, de produits étrangers. Il est séché, avant l'emploi, de façon que son humidité soit ramenée au-dessous de 1 %, puis refroidi dans des récipients clos.

L'immersion dans le bain acide se fait soit dans des pots en grès (procédé Nobel), soit dans des turbines essoreuses (procédé Selwig), soit dans des bassins en grès (procédé Thomson).

L'immersion terminée, le coton est transformé en coton-poudre. Il est lavé à grande eau puis maintenu pendant une centaine d'heures dans des cuves hermétiquement fermées contenant de l'eau pure ou alcaline maintenue à l'ébullition.

Un rinçage à l'eau suit cette opération, puis le coton-poudre est déchi-queté sous l'eau, dans des piles à papier et essoré jusqu'à ce que son humidité soit ramenée au voisinage de 33 %.

C'est sous cette forme de pulpe humide qu'il est livré aux fabriques qui le transforment en poudre.

Cette transformation consiste à le mettre sous la forme colloïdale :

Les opérations de la transformation sont longues et difficiles. Nous nous contenterons de dire que le coton-poudre (ou nitrocellulose), est préalablement desséché à l'alcool et pétri dans des appareils mécaniques en présence d'un mélange d'éther et d'alcool, puis laminé dans des presses où on produit les bandes d'épaisseur et de longueur ou de diamètre déterminés.

L'étirage se fait sous forme soit de lamelles plates soit de bandes cylindriques que l'on découpe ensuite mécaniquement de façon à donner aux brins la longueur voulue.

Ces brins ou morceaux de poudre sont ensuite débarrassés de l'excès de dissolvant qu'ils ont conservé soit par des lavages soit par des séchages.

Telle est la fabrication en gros. Mais nous dirons que simple « en principe », cette fabrication est en pratique très difficile.

C'est en faisant varier la composition des nitrocelluloses, la composition des dissolvants, l'épaisseur des laminages, l'intensité des lavages et des séchages qu'on donne à la poudre ses propriétés balistiques.

Cette fabrication très résumée ici, cela va de soi, est celle des poudres à la nitrocellulose pure, qu'emploient un certain nombre de puissances dont l'Allemagne. D'autres, avons-nous dit plus haut, mélangent la nitroglycérine et certaines matières grasses ; ces poudres forment les cordites, les axites, les filites, etc.

Mais au fond, la fabrication de toutes les poudres sans fumée comporte l'emploi de deux éléments essentiels : la cellulose de coton d'une part et l'acide nitrique ou azotique d'autre part. Voilà pourquoi il eût été important de priver l'ennemi de coton ; voilà pourquoi il est si regrettable qu'on n'ait pas, dès le premier jour, arrêté tout arrivage de ce précieux végétal.

Vous allez sans doute penser que si elle s'était trouvée à court de coton,

l'Allemagne, avec l'ingéniosité qui caractérise ses chimistes, aurait cherché pour ses poudres une autre base.

Evidemment, on peut nitrifier bien d'autres celluloses que celles du coton et obtenir ainsi des poudres sans fumée ; parmi les celluloses les plus pures figurent, en dehors de celles provenant du coton, celles que donnent le lin, le chanvre, la moelle du liège ; on peut encore en extraire du foin et même de la

pulpe de bois. Mais en réalité, toutes ces celluloses ne donneraient qu'une poudre d'une puissance balistique insuffisante et surtout d'une stabilité dangereuse, car toutes sont moins pures que le coton et contiennent des corps étrangers qui exposeraient à des décompositions spontanées et à des accidents terribles. (1).

Le coton ne saurait donc aujourd'hui être remplacé sans beaucoup d'insécurité. Et il faut de préférence du coton neuf. Sans doute les cotons usagés peuvent être utilisés, mais leur préparation donne lieu à des opérations préalables beaucoup plus longues. Les Allemands sont donc, en principe, tributaires du coton neuf. On dit qu'il ne leur en parvient plus... Acceptons-en l'augure, sans trop y croire. Et si cela était, quelle serait leur situation en présence de l'allongement de la guerre ? Il est bien difficile de le préciser. Sir William Ramsay affirme que les Allemands consomment 1.000 tonnes de coton-poudre par jour et qu'ils avaient un approvisionnement de 250.000 tonnes au début de la guerre, donc que celle-ci n'eût pu durer plus de

neuf mois si l'arrivée de cette matière première avait été coupée au premier jour. Bien que ces chiffres semblent, à première vue, le premier tout au moins, très excessifs, et que certains spécialistes affirment que la consommation de nos ennemis n'atteint pas la moitié des évaluations de Ramsay, nous croyons qu'il faut les admettre. Une chose est incontestablement certaine : c'est que pendant que nous avons bénévolement laissé entrer le coton en Hollande, en Suède et ailleurs, l'ennemi s'est approvisionné, et comment ! Ne nous imaginons donc pas que le coton lui manquera bientôt.

Quant à l'acide azotique, autre élément indispensable à la fabrication de la poudre sans fumée et des explosifs modernes, quels qu'ils soient, son approvisionnement ne préoccupe en aucune façon les Allemands, car si autrefois on l'extrayait uniquement des nitrates du Chili, aujourd'hui on le fabrique couramment par la synthèse.

On obtient l'acide azotique en combinant l'azote et l'oxygène de l'air en présence de l'arc électrique, par le procédé Birkeland et Eyd, perfectionné par Schloesing ; nos ennemis ont encore à leur disposition les procédés basés sur des principes similaires, de Bender et de Hamser, et ils ont surtout le procédé

Ostwald qui consiste à extraire l'acide azotique de l'ammoniaque. Il y a de l'autre côté du Rhin certaines grandes usines — telles celles de la Société Badoise, à Ludwigshafen, que nos avions de bombardement visitèrent à plusieurs reprises — qui fabriquent des quantités énormes d'ammoniaque. Quant à l'acide sulfurique, il paraît certain que l'outillage allemand peut faire face à tous les besoins. Ne nous berçons donc pas d'illusions, et rayons de nos papiers l'espoir de voir les Allemands manquer d'un jour à l'autre de coton-poudre.

Explosifs de rupture ou brisants

Les explosifs de rupture sont nombreux ; mais comme nous l'avons déjà dit, on doit parmi eux chercher ceux qui offrent à la fois une puissance d'effet considérable et une sécurité maximum à l'emploi.

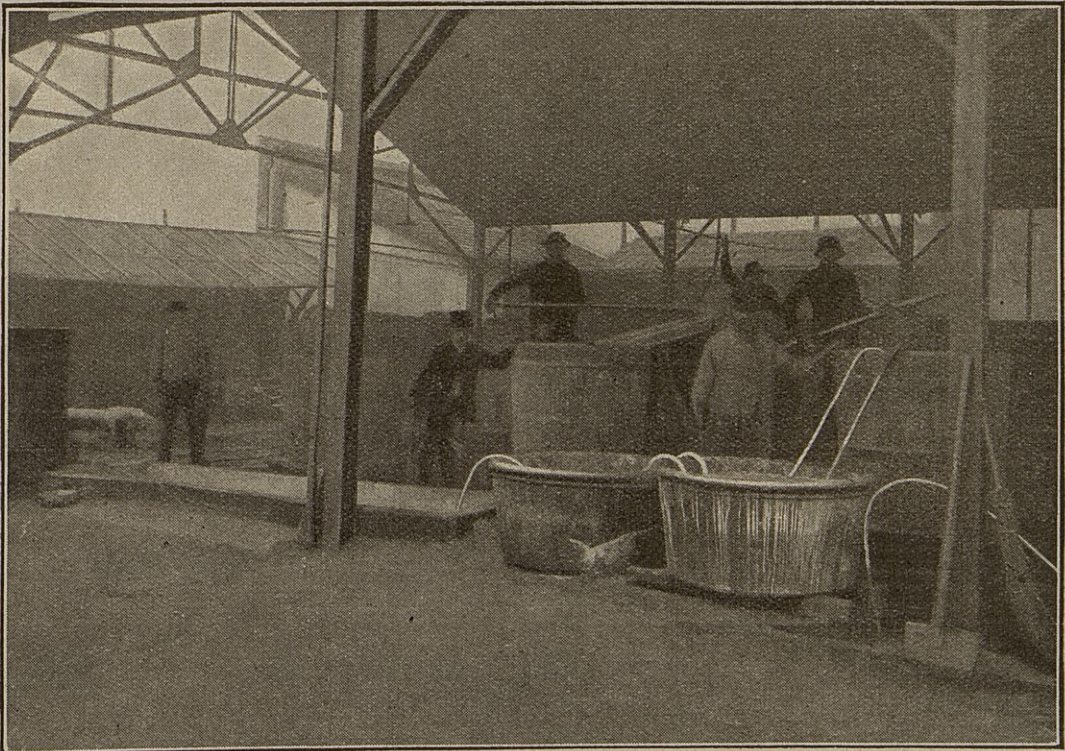
Explosifs pour mines, bombes, grenades, etc. — Les explosifs pour le chargement de ces engins sont variables. Nous nous contenterons de dire

qu'ils sont formés de chlorates, perchlorates, nitrates, mélinites, etc. Certains de ces corps, beaucoup trop sensibles au choc pour être utilisés dans les obus, peu-

(1) C'est probablement aux essais de fabrication de la poudre sans fumée avec des celluloses de bois de Norvège qu'est due la série d'explosions survenues récemment dans les poudreries allemandes.



LE LAVAGE DE LA MÉLINITE



LE LAVAGE DE LA MÉLINITE

vent néanmoins trouver un emploi pour le chargement des bombes ou des grenades.

Explosifs pour obus. — En ce qui concerne plus particulièrement le chargement des obus, on ne saurait trop insister sur ce point que la première condition à remplir c'est d'éviter tout éclatement prématuré dans l'âme du canon.

Cette première condition remplie, il faut chercher le maximum de puissance et pour cela chercher un explosif qui permette de réaliser la plus grande densité de chargement possible, c'est-à-dire d'employer un plus grand poids sous un même volume.

Jadis les obus étaient chargés exclusivement en poudre noire. Depuis bon nombre d'années on emploie des explosifs azotés. Avant l'emploi de la mélinite, les Allemands se servaient, pour charger leurs obus, du coton-poudre paraffiné comprimé. Ce produit, qui se présentait sous forme de petites rondelles ou de petits cubes comprimés, méthodiquement rangés dans l'intérieur de l'obus, donnait une densité de chargement moindre que celle qui a été réalisée depuis, soit par l'emploi d'explosifs fondus et coulés, soit par l'emploi d'explosifs tassés.

Les corps qui sont à peu près universellement employés aujourd'hui comme explosifs brisants sont ceux appartenant à la série dite aromatique : nitrobenzines, nitrotoluènes, nitronaphtalènes, nitrophénols (acide picrique ou mélinite), nitrocrésols (crésylites), etc.

C'est à l'inventeur Turpin qu'on doit le premier pas fait dans cette voie. Le professeur Le Chatelier l'exposait encore, dans une conférence récente, reproduite dans la *Revue de Métallurgie* : « Le premier de ces explosifs qui ait été employé est l'acide picrique proposé par Turpin et auquel on a donné le nom de mélinite... »

La découverte de Turpin, dont je relate ci-après l'histoire, consista dans la fusion de l'acide picrique.

Il s'était préoccupé depuis longtemps déjà de trouver un explosif brisant qui fût stable, et qui remplacât la poudre noire, dont la puissance était insuffisante, ou les dynamites dont, en raison de leur instabilité, l'emploi dans les obus présentait de très grands dangers. Il avait songé à l'acide picrique qui était bien connu et qu'on employait dans l'industrie de la teinture, mais sa forme cristallisée rendait son emploi dangereux et peu pratique. Turpin pensa que l'acide picrique constituerait un explosif d'une stabilité parfaite si on l'employait fondu comme, par exemple, de la stéarine ou du soufre ; mais le diable, c'était — tous les traités l'affirmaient — qu'il explosait quand on le chauffait pour le fondre. De ceci l'inventeur voulut avoir le cœur net.

Un soir qu'il travaillait à sa table il prit une pincée d'acide picrique, la posa sur un coupe-papier et plaça celui-ci sur le verre de sa lampe ; petit à petit les cristaux fondirent, puis se volatilèrent. L'expérience était concluante : par petites quantités le corps entraînait en fusion sans exploser. Restait à savoir comment il se comporterait si l'on essayait de fondre un fort volume. C'est ce que Turpin rechercha le lendemain.

Dans une carrière abandonnée, il remplit une bassine d'acide picrique, alluma dessous du feu, puis s'en alla. Aucun bruit d'explosion ne retentit, et quand le chercheur revint le soir examiner son œuvre, il trouva une masse compacte qui ressemblait à du soufre fondu. La démonstration que l'acide picrique pouvait se fondre sans danger était faite. Restait à savoir quelle était sous cette forme sa puissance explosive. Turpin, pour s'en rendre compte, fit détoner une capsule de fulminate de mercure. Pas d'explosion de l'acide picrique.

Il augmenta graduellement l'importance de la capsule. Il alla jusqu'à trois grammes, charge énorme ; il obtint simplement la rupture du bloc d'acide fondu, mais d'explosion pas plus que dans le creux de sa main. L'inventeur était navré ; il avait trouvé la mélinite, mais il semblait s'établir que la mélinite ne pouvait pas détoner !

Ce fut alors qu'il imagina de provoquer la détonation de l'acide picrique fondu par celle de l'acide picrique cristallisé. Il plaça côte à côte une cap-

sule de fulminate de mercure, un sachet d'acide picrique cristallisé et un bloc d'acide picrique fondu. Le fulminate fit détoner l'acide picrique cristallisé, la détonation de ce dernier fit détoner l'acide picrique fondu et le résultat fut formidable. Le détonateur-relai était trouvé.

La difficulté fut donc résolue comme le fut celle de la détonation des torpilles de marine (qui, on le sait, sont faites de coton-poudre humide).

Pour le coton-poudre humide, le relai est formé d'une charge de coton-poudre sec placée dans une gaine au centre de la charge de coton-poudre humide. On obtient la détonation du coton-poudre sec par la capsule de fulminate et celle de coton-poudre humide par le coton-poudre sec.

Le même principe fut appliqué à la mélinite fondu et le jour où fut découvert l'emploi du relai formé d'acide picrique cristallisé qui détone sous le choc du fulminate de mercure, l'emploi de la mélinite fut réalisé pour le chargement des obus.

Aujourd'hui, toutes les nations qui utilisent l'acide picrique, soit pur, soit mélangé, c'est-à-dire à peu près tous les belligérants — Quadruple-Entente ou Puissances centrales — emploient jusqu'à cinq relais successifs pour le faire détoner : une fusée percutante qui allume une matière fusante, laquelle fait détoner une capsule de fulminate de mercure ; ce dernier fait détoner à son tour l'acide picrique pulvérisé, qui provoque en fin de compte l'explosion de l'acide picrique fondu.

Ces détonateurs successifs sont contenus dans une pièce qu'on appelle la « gaine-relai » et qui pénètre à l'intérieur de la charge d'acide picrique. Ce dernier corps est simplement coulé dans les obus.

On jugera par cette indication que la fabrication de la mélinite est des plus simples : faire fondre de l'acide picrique et le verser dans les obus, ce n'est pas très compliqué. A vrai dire, c'est simple surtout sur le papier, et des tours de main, des précautions minutieuses sont indispensables, sous peine d'accidents graves ; il faut notamment que l'acide picrique soit fabriqué d'une certaine manière ; il ne faut employer pour les ustensiles de fabrication que des métaux spéciaux, il faut que l'intérieur du projectile soit préalablement enduit d'un verni particulier pour éviter que le contact de l'acide picrique avec le métal ne donne des picrates, corps éminemment explosibles. Il est survenu en Allemagne, avant la guerre, une catastrophe terrible due au simple lavage préalable de l'obus avec de la potasse dont les traces donnaient, au contact de l'acide picrique, du picrate de potasse que le moindre frottement faisait sauter. Actuellement nos ennemis emploient pour le chargement de leurs obus, soit de l'acide picrique pur, soit de l'acide picrique mélangé avec des

benzols nitrifiés, soit encore le trotyl, produit donné par le trinitroal.

Ce sont d'ailleurs des dérivés de l'acide picrique qu'emploient aujourd'hui toutes les puissances, qu'on l'appelle mélinite en France, picrite en Allemagne, érasite en Autriche, schimose au Japon, lyddite ou dunnite en Angleterre, ou émensite aux États-Unis.

Pour résumer cette causerie concluons par cette constatation : il n'y a dans l'industrie moderne des explosifs qu'un seul élément vraiment invariable, l'acide nitrique. C'est lui qui sert à transformer les végétaux ou les hydrocarbures en corps détonants. Nous avons vu, tout à l'heure, que l'Allemagne, grâce aux procédés chimiques récemment instaurés, en est pourvue abondamment. Ne nous imaginons donc pas, encore une fois, que c'est par là qu'elle tombera.

Nos ennemis sont les plus forts chimistes qu'il y ait au monde. Ils trouveront toujours moyen de fabriquer des explosifs ! Ce qu'ils ne pourront plus fabriquer, une fois leurs effectifs usés, ce sont des hommes. Ne cessons

pas de nous répéter cette phrase, lapidaire comme un axiome : « On met une heure pour fabriquer un obus, on met vingt ans pour fabriquer un soldat. » Réjouissons-nous donc de voir l'Allemagne allonger ses lignes. Ce sont de nouveaux hommes qu'elle expose, de nouveaux hommes qu'elle fait tuer, c'est sa puissance qu'elle effrite, celle que ni l'habileté des chimistes ni l'imagination des savants ne sauraient reconstituer !

MORTIMER-MÉGRET.

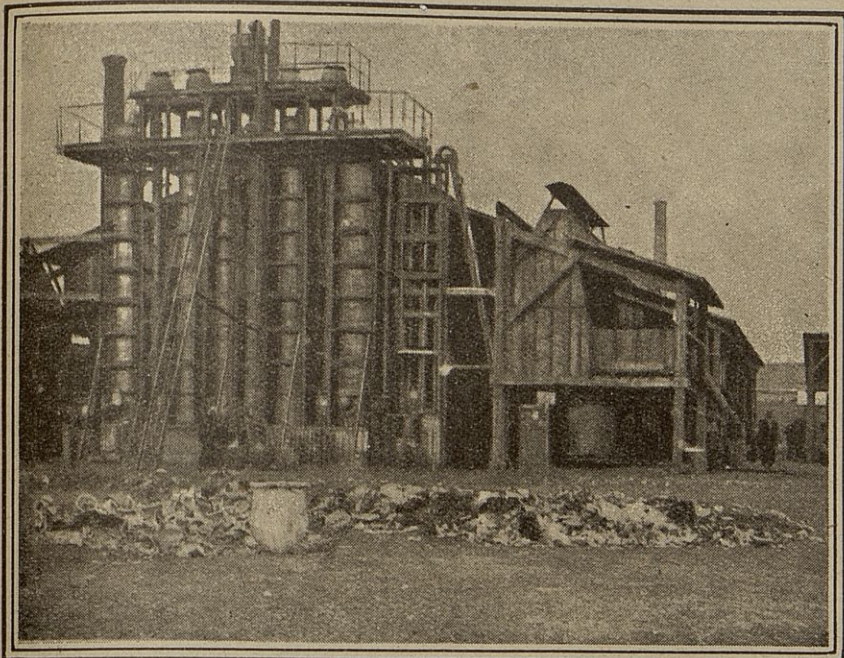


LA FUSION DE LA MÉLINITE

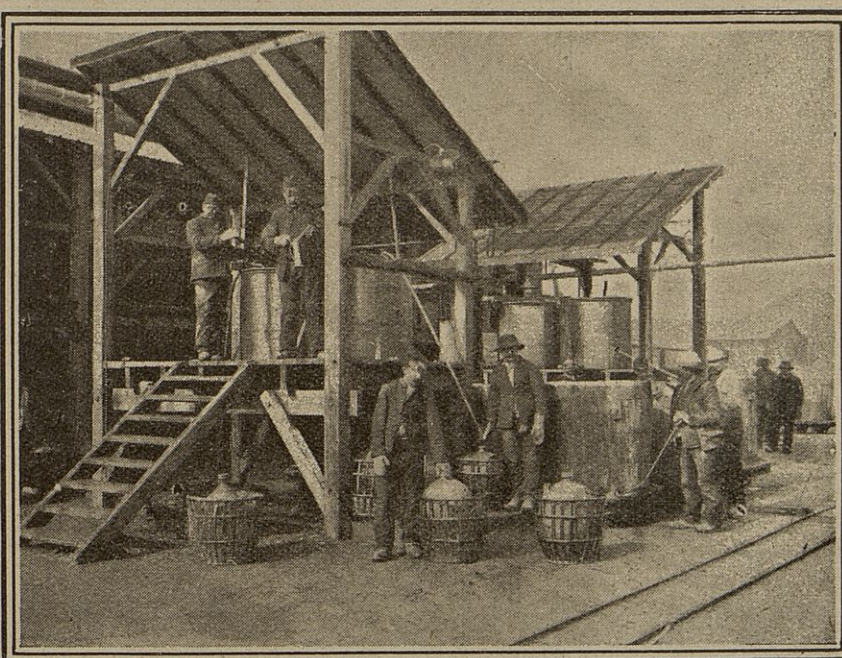


UN SÉCHOIR POUR LES EXPLOSIFS

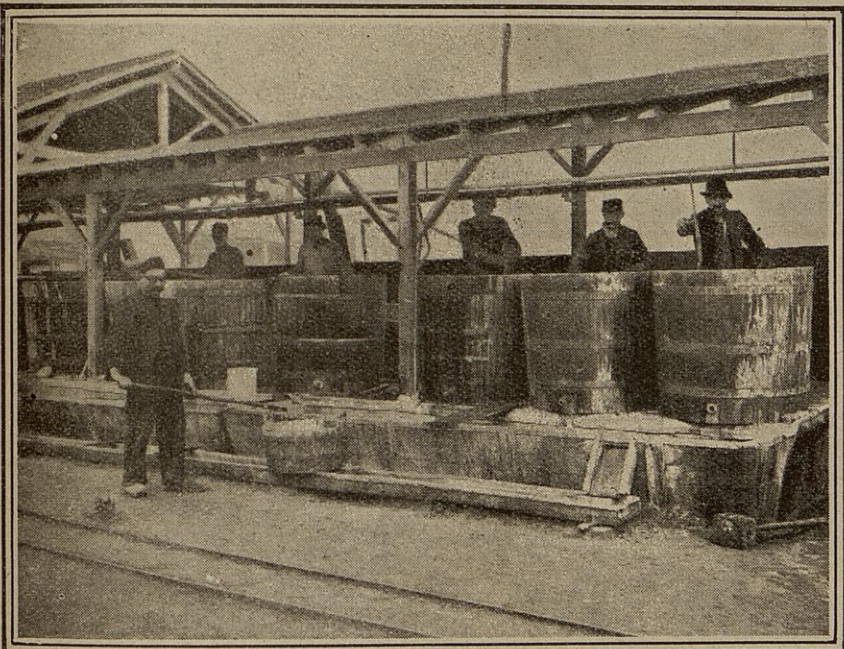
LA FABRICATION DE LA MÉLINITE



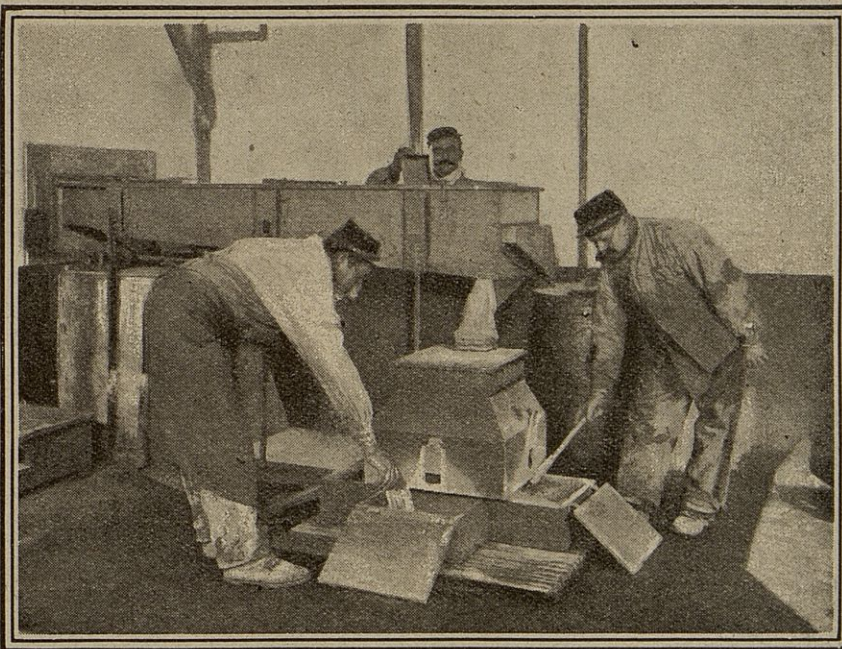
Voici, près de Lyon, un atelier pour la fabrication de la mélinite, le terrible explosif dont nos obus sont chargés.



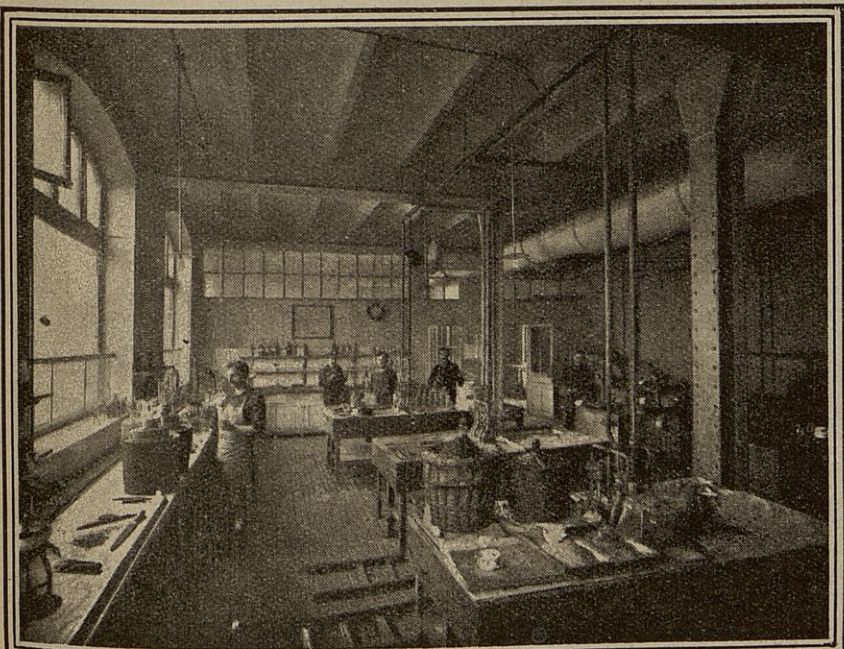
Une autre vue de l'atelier. Les ouvriers travaillent avec le plus grand calme, ce qui étonne toujours les profanes.



La mélinite est lavée dans de grandes cuves et à grande eau pour la débarrasser de toutes les impuretés qui pourraient la détériorer.



Les ouvriers procèdent au tamisage de la poudre. Ces diverses opérations sont faites avec les précautions les plus sérieuses.

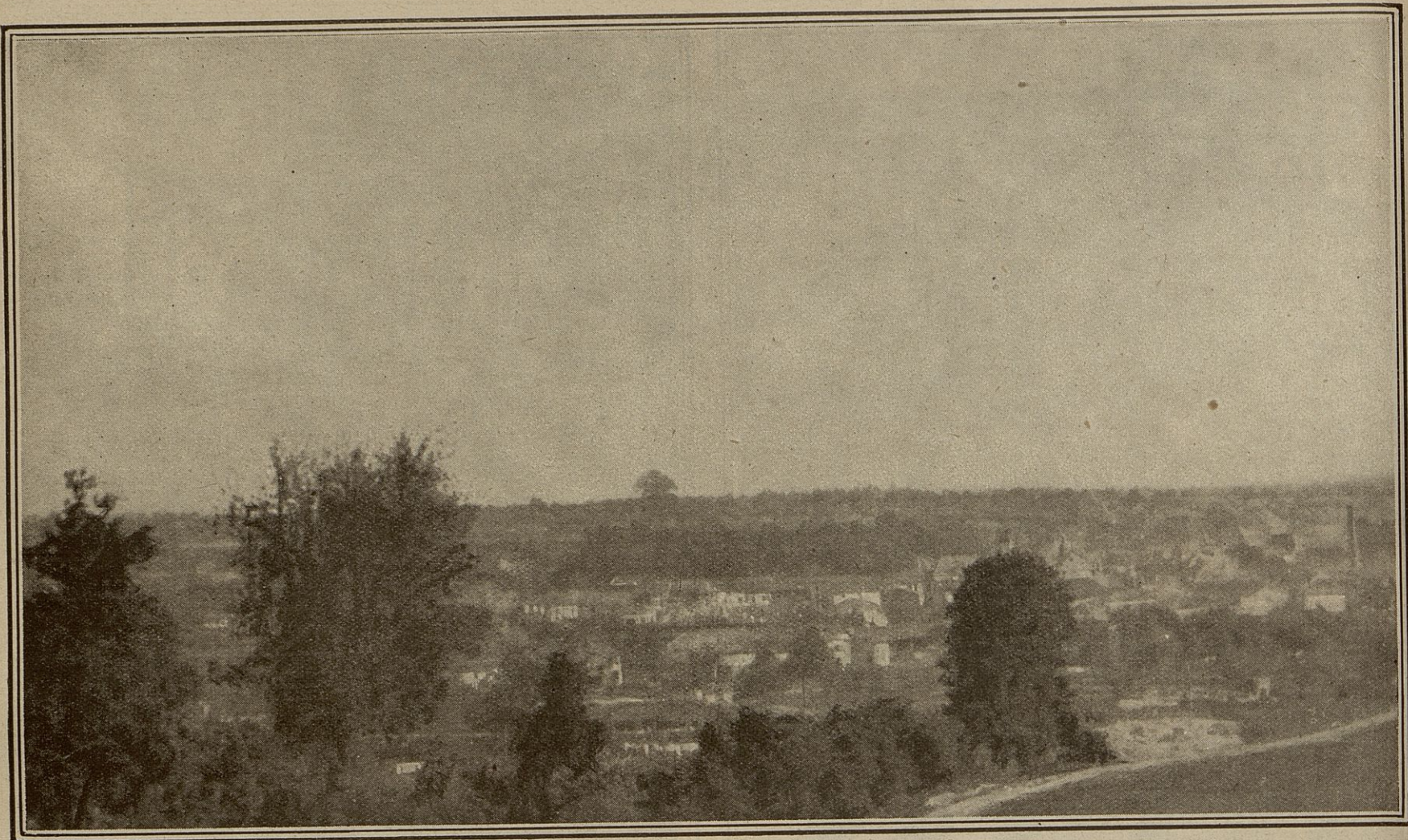


Un laboratoire est annexé à tous les ateliers de fabrication de la mélinite. C'est là que les chimistes procèdent aux essais des explosifs.

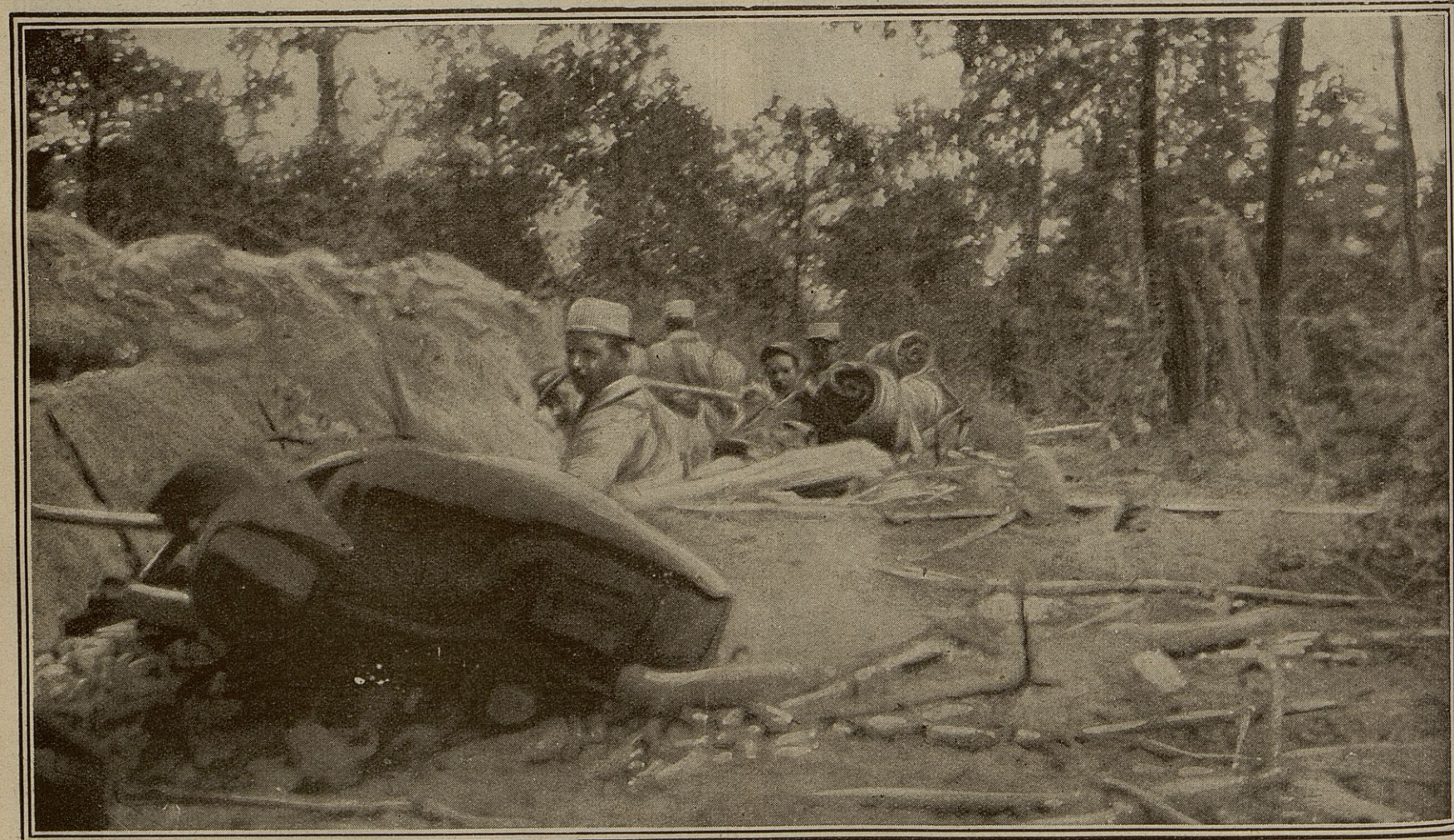


L'essorage de la mélinite se fait au moyen de machines spéciales ; c'est une des dernières manipulations auxquelles elle est soumise.

LA LUTTE EN ARGONNE



La jolie petite ville qui s'étend dans la vallée de la Biesme est depuis longtemps l'objectif de l'armée du kronprinz ; l'offensive violente de l'été dernier a porté sur la route qui la relie à Binarville à travers le fameux bois de la Grurie ; la petite ville a été protégée par les hauteurs qui entourent la fontaine Houyette et sur lesquelles nos troupes se sont solidement fortifiées ; la vaillance de nos soldats a arrêté l'ennemi.



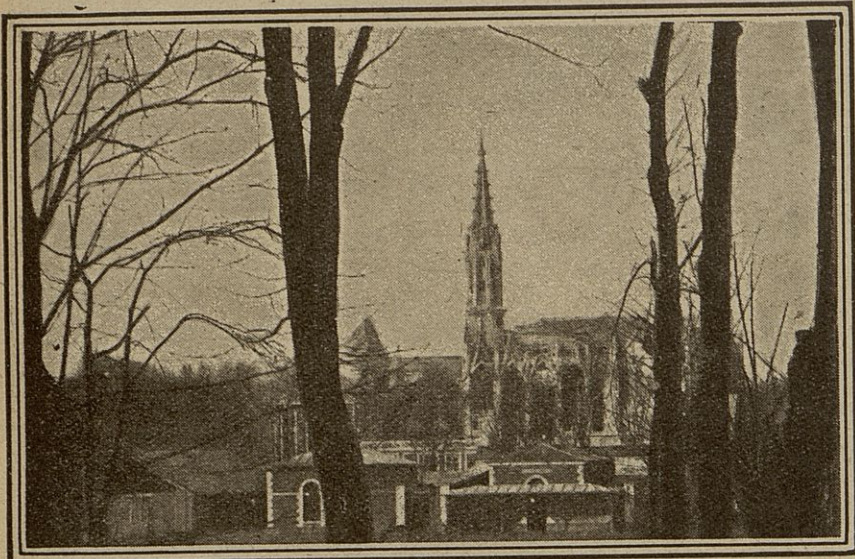
Voici dans le secteur de Bagatelle l'aspect d'une tranchée provisoire après un des derniers combats ; nos troupes ont avancé et aussitôt elles ont creusé le sol pour se faire un abri en attendant un meilleur aménagement de la tranchée ; dans cette guerre on se sera autant servi de la pioche et de la pelle que du fusil.

DANS LES BOIS DE L'ARGONNE

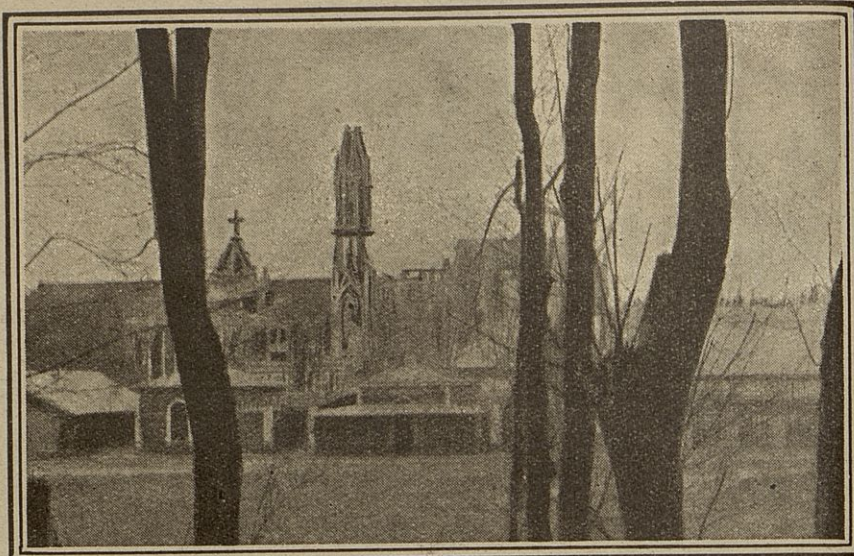


Le calme n'a jamais été absolu dans la forêt d'Argonne où l'on se bat depuis tant de mois ; cependant les échecs sanglants infligés à l'armée du kronprinz dans ses offensives nous ont donné un peu de répit et c'est la guerre de mines qui a repris ; voilà deux braves qui se reposent dans la tranchée se souciant fort peu des menaces allemandes.

LES PHASES D'UN BOMBARDEMENT



L'église du S. S. à Arras ; on voit ici l'église intacte ; les obus que les ennemis lançaient sur la ville ne l'avaient pas encore atteinte ; la flèche du clocher s'élevait hardie dans les airs.



Le 8 décembre les obus commencent à pleuvoir tout autour de l'église ; l'un d'eux atteint la pointe du clocher qui est décapité ; le bombardement se poursuit pendant plusieurs heures.



Cette photographie a été prise pendant le bombardement de l'église du S. S. à Arras ; un obus vient d'éclater sur la flèche ; on voit des morceaux de pierre tomber à droite et à gauche du clocher. A côté de l'église se trouvait un hôpital que l'on évacua à grand'peine ; les médecins et les infirmières ont été cités récemment à l'ordre du jour de l'armée.

DÉCORÉ PAR UN DE SES SOLDATS



Dessin de LEVEN et LEMONIER.

Ce fut un bel exemple de fraternité d'armes que la remise de deux croix de guerre dans le camp retranché de Salonique ; l'une était décernée à un soldat, l'autre au général Bailloud lui-même. Lorsque le général eut décoré le brave, il lui tendit sa croix et lui demanda de faire à son chef la remise de la décoration ; avec émotion, le soldat décora son général.



SUR LE VARDAR

(Feuillets de route)

...Novembre 1915.

...A deux heures et demie du matin nous arrivons à la gare de Krivolak. La gare de ce pays si souvent nommé dans la presse est plongée dans la plus complète obscurité. De sourdes détonations, suivies d'explosions toutes proches, démontrent l'utilité de cette précaution. Nous sommes sous le feu des canons bulgares.

Le jour venu, nous nous engageons sur la route qui mène de Krivolak à Kavadar. Nous étions prévenus du mauvais état des voies de communications en Serbie. Tout de même nous ne nous imaginions pas qu'on pût appeler « routes » une suite de fondrières plutôt comparables au lit desséché d'un vaste et large torrent.

A intervalles très rapprochés, le chemin constamment raboteux, est coupé par une dépression profonde, creusée par les eaux de la montagne et obstruée d'énormes cailloux aux arêtes vives. Par bonheur, des matériaux et des outils rangés sur l'accotement, témoignent que le génie militaire se préoccupe de cette situation et s'emploie à y remédier.

La route contourne tout d'abord d'abruptes collines grises semblables à



ORGANISATION D'UN FORTIN PRÈS DU VARDAR

des amas de cendres. Puis, brusquement, la vallée du Vardar réapparaît, verdoyante et diverse d'aspect. De véritables champs de poireaux géants alternent avec de vastes plantations de choux ou de poivre rouge, piqués de longs et jaunes épis de maïs, tandis que les pentes voisines, par leur teinte jaunâtre, uniforme et striée, attestent le récent travail des charrues.

Le paysage commence à s'animer. Nous croisons une longue théorie d'« arabas » — légères voitures du train employées pour le ravitaillement — avant de rencontrer les premiers indigènes fermiers allant visiter leurs cultures, juchés sur de minuscules baudets ; pâtres poussant quelques bœufs bas et trapus, à l'œil blanc, au pelage gris fauve et aux grosses cornes noueuses ; paysans serbes moitié guerriers, avec leur fusil en bandoulière et leur cartouchière voyante.

Au prochain détour, une agglomération assez dense s'étale sous nos yeux ; c'est Négotin, ou du moins ce qui en reste, la plus grande partie de la ville ayant été détruite, en 1912, lors de la première guerre des Balkans.

Un minaret dresse sa tour blanche, mince et pointue au centre même du pays et contraste avec la lourdeur d'un vieux beffroi macédonien et la nuance terne des constructions environnantes.

Négotin est une sous-préfecture et l'hôtel du gouvernement, une simple maison de bois à un seul étage, blanchie extérieurement. Des gendarmes serbes vont et viennent devant la porte de l'immeuble surmontée de l'écusson royal. Au rez-de-chaussée s'opère le visa des laissez-passer.

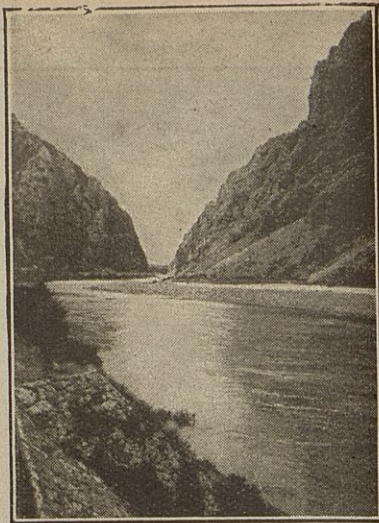
Nous nous engageons dans un labyrinthe de pans de murs gris égayé seulement par quelques maisons intactes ; les unes, minables, préservées, on ne sait comment, de la destruction ; les autres, reconstruites, parfois d'après un style plus moderne.

Des poilus ont établi leur cantonnement dans ces ruines d'où s'élèvent de fins nuages de fumées blanches répandant partout une bonne odeur de pot-au-feu. Des chevaux, des mulets repus de foin passent leur tête par les lézardes d'un moulin bombardé et dont le diamètre des meules à moitié enfouies et quelques roues de machines rappellent la réelle importance.

Négotin traversé, nous nous dirigeons sans arrêt sur Kavadar, autre ville distante seulement de douze kilomètres. De loin en loin, aux creux des vallons, nous trouvons quelques fermes entourées de champs de poireaux et de choux — ce sont décidément les spécialistes du pays ! De-ci, de-là, des bœufs, des moutons, des chèvres, paissant l'herbe rare.

En bordure de la route, voici un camp d'aviation, véritable village de tentes. Sur la prairie, plusieurs appareils de systèmes divers étalent leurs ailes blanches aux cocardes tricolores. Nous échangeons de rapides saluts avec le personnel très affairé de l'escadrille.

Kavadar ne tarde pas à paraître aux flancs d'un contre-fort de collines.



Cette ville paraît moins dévastée et plus importante que la précédente : trois minarets au lieu d'un et beaucoup plus d'habitations modernes. A l'entrée, un grand bâtiment neuf, à deux ailes, blanchi mais inachevé, sans portes ni fenêtres : école ou hôpital ?

Toutefois, l'état de la voirie est pire encore qu'à Négotin. La chaussée, pavée d'énormes cailloux ronds, affecte la forme d'un V, sans doute pour l'écoulement des eaux. Les rues sont bordées d'échoppes, à volets clos, pour la plupart ; de loin en loin, un magasin plus moderne fermé par un rideau de fer.

Devant la grande mosquée s'observe un rassemblement insolite ; c'est jour de marché à Kavadar, m'apprend-t-on.

Quelle est l'importance des transactions en temps ordinaires ? Je l'ignore. Ce jour-là je n'ai vu sur le carreau des halles kavadariennes que quelques tas de poireaux et de choux — toujours ! — et une douzaine de sacs d'une farine grisâtre que les amateurs se disputaient avec force marchandages.

Mais, sans doute par habitude, beaucoup de monde stationne devant ces maigres apports : public d'ailleurs très mélangé : notables trafiquants vêtus à l'européenne, venus pour vendre leurs produits à l'intendance, fermiers portant un ancien costume à soutaches, vieux Turcs en houppelande, jeunes Turcs dégénérés, au crâne pointu sous le fez. Toutefois, l'élément masculin porte surtout le costume albanais : ceinture de flanelle rouge passée sur une veste de drap bourru, de forme ronde, culottes collantes et le plus souvent effilochées ; une coiffure formée d'un foulard écarlate roulé en turban et des chaussures à semelles de cuir ou de cordes, ficelées à la jambe et sur le cou-de-pied.

Je vois un pope barbu se mêler aux groupes. Ce pope ne me dit rien qui vaille. Il sort d'un séminaire bulgare. On le tient à l'œil.

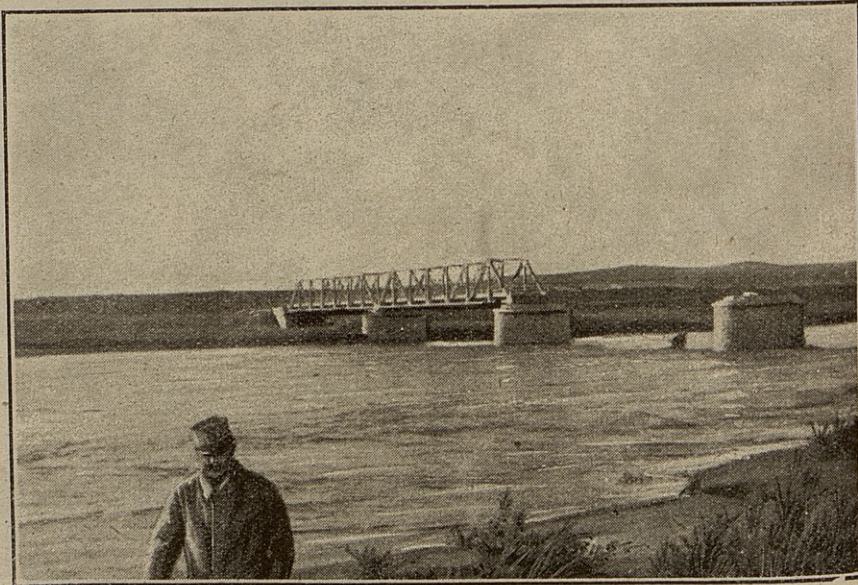
Les femmes se parent également de loques voyantes ; elles prennent le plus grand soin à cacher leurs cheveux qu'elles portent en tresses roulées — ce qui procure aux plus jeunes d'entre elles un aspect de petites vieilles. Les enfants sont pareillement fagotés d'étoffes criardes.

Quant aux dames turques, pour ma part, je n'en ai surpris qu'une au coin d'une rue déserte. Cette femme était-elle jeune ou vieille ? Je ne saurais le dire. Un voile blanc, très propre, dissimulait ses traits, sauf la ligne des yeux, mais j'eus le temps de lire, dans l'éclair de ses prunelles, sa surprise et son effroi.

Pour en finir avec le commerce kavadarien, visitons les rares commerçants restés à leurs boutiques ; d'abord le mercanti qui vend le vin de figues à raison de 1 fr. 40 le litre ; le pâtissier qui cuit de minces rondelles de farine de seigle ou des gâteaux de maïs à pâte d'un beau jaune — le tout absolument sans saveur — et terminons par un rapide coup d'œil aux étals, ruisselants de sang, des bouchers de moutons et de chèvres.

J'ai pu pénétrer dans quelques demeures macédoniennes. Elles se distinguent des maisons turques, surtout par leur propreté. Le Macédonien grec, serbe, bulgare ou albanais abrite sa famille dans une maisonnette jalousement enclose. Une courrette égayée par quelques pieds de chrysanthèmes, précède le seuil. A l'intérieur, les moindres détails attestent la plus parfaite intimité familiale.

L'extrême timidité de ces braves gens provient de ce qu'ils sont à peine revenus de cinq siècles d'asservissement par les Turcs. Le joug ottoman empêchait tout progrès en Macédoine. L'unique souci de ces malheureux était de faire produire à la terre juste de quoi leur assurer le pain quotidien, en



LE PONT DÉTRUIT DE KRIVOLAK

évitant la moindre ostentation de bien-être ou de superflu, imprudence capable d'éveiller la cupidité de l'autorité turque. C'est pourquoi ces malheureux, dans l'incertitude du lendemain, continuent à cultiver un sol des plus fertiles avec des instruments préhistoriques.

Le « poilu » se débouille en Macédoine, comme partout. Aux vivres du ravitaillement il ajoute parfois un poulet, d'une race minuscule, mais de chair tendre et qui, au début, ne coûtait guère que vingt sous.

Au contraire de ce que je vous signalais pour Salonique, l'argent français fait prime de 20 % en Serbie, de même que l'argent anglais ou grec. Néanmoins, je crois que nos soldats ont réalisé d'importantes économies sur leur nouveau prêt de cinq sous, les volailles et les œufs se raréfiant de jour en jour.

Quelques-uns ont dépensé, il est vrai, la forte somme de cinq ou six francs pour acquérir un petit âne employé au transport des vivres et du « barda ». Pas la moindre formation qui ne soit suivie de deux ou trois baudets liliputiens baptisés : *Guillaume*, *Kronprinz* ou *Ferdinand*, ou de l'un de ces superbes chiens errants, rappelant un peu les bergers irlandais et qui vivent en bandes aux abords des villages.

Chaque popote a son contingent de mioches empressés à courir chercher de l'eau ou à nettoyer les gamelles dans l'espoir d'une bonne tranche de pain de munition qu'ils dévorent comme de la galette.

En pelant les « patates », les cuisiniers enseignent le français aux petits Macédoniens (qui parlent généralement le serbe). Les mots qu'ils retiennent le plus vite sont *aéroplanes*, *automobiles*, *bicyclettes*, ce qui prouve leur admiration pour ces engins nouveaux à leurs yeux.

L'HIVER EN MACÉDOINE

...Décembre 1915.

Jusqu'au 24 novembre nous eûmes des nuits très froides mais des journées claires et ensoleillées, presque chaudes à midi. Puis, un brouillard glacé nous enveloppa jusqu'au 26 où la neige se mit à tomber avec une extraordinaire violence. La couche blanche, maintenue par une forte gelée nocturne, atteignit 40 centimètres en plaine et plus d'un mètre en montagne. Dans cette région déboisée, les alouettes et les moineaux tombaient comme des mouches. Nous en mangeâmes à satiété. Hélas ! ce fut une bien minime compensation à tout un cortège de difficultés nouvelles.

On imagine bien que nos fantassins n'ont eu ni le temps ni les matériaux nécessaires pour aménager de confortables tranchées à l'instar du vieux front.

Le long des crêtes c'eût été d'ailleurs une tentative impossible. Sur les montagnes pelées, nos poilus ne pouvaient guère s'abriter qu'entre deux tas de neige.

Dans la nuit du 29 au 30, le thermomètre descendit à 15° au-dessous de zéro en plaine et à 20° sur les sommets. Une bise d'acier formait, sur l'unique route, comme des remous de neige, l'entassant dans les creux, bloquant les véhicules, interrompant la circulation. Pas de bois pour alimenter le bon feu qui nous eût regaillardis : seulement un peu de charbon de bois, à peine suffisant pour les cuisines.

Ah ! ces heures mortelles passées dans les trous de tirailleurs, serrés les uns contre les autres, trouvant quand même la force de chanter pour rythmer le mouvement des pieds et maintenir ainsi la circulation du sang, précaution qui ne parvint pas à empêcher, hélas ! un nombre considérable de pieds gelés.

Sur un point que je ne puis nommer, le froid réussit à établir une sorte de trêve entre les combattants. Au moyen de planches et de poutres arrachées des villages voisins, les Bulgares s'étaient risqués à allumer, le long de leurs lignes, quelques feux où les soldats venaient se réchauffer tour à tour.

Les nôtres se mirent à en faire autant de leur côté et ce jour-là, de même que la nuit suivante, les fusils restèrent silencieux.

Dans ce fait, il n'y a rien d'une défaillance morale. Tous les nôtres, dans ces circonstances critiques, ont été à la hauteur du devoir : tout le monde, y compris ces braves préposés aux cuisines roulantes qui nous montaient la soupe au prix de cinq ou six heures d'ascension héroïque ; ces rudes convoyeurs qui assuraient le ravitaillement ayant à lutter à la fois contre les éléments en furie et leurs montures affolées, ces automobilistes s'acharnant sur leurs moteurs gelés, rebelles, ou s'efforçant de retenir sur le bord des abîmes de lourds camions de matériel ou de frères voitures bondées de blessés sans oublier ces admirables camarades qui se dévouaient pour aller chercher de l'eau potable, à plusieurs kilomètres, avec de minuscules baudets disparaissant sous l'enchevêtrement des courroies de nos bidons individuels.

On a beaucoup parlé du Kara-Hodjali (nos poilus disent le Kara-Rosalie !) C'est précisément sur cette crête que s'est le plus particulièrement distinguée une division qui m'est chère.

Le 19 octobre, la ... brigade, descendue à la gare de Krivolak, traversait le Vardar sur un bac vermoulu manœuvré par de vieux bateliers turcs. (Un peu plus loin, les Anglais ont établi depuis un bac plus solide sur lequel s'est acharné longtemps le tir des canons bulgares.)

Successivement pris, perdu et repris par nos troupes, le Kara-Hodjali

resta finalement aux mains françaises. Grande fut notre surprise d'y trouver des tranchées toutes creusées et que nous eûmes simplement la peine de déblayer. Nous reconnûmes vite que ces tranchées dataient de la précédente guerre des Balkans, alors que les Bulgares et les Serbo-Grecs se disputaient rageusement la Macédoine. A chaque pas, nos pieds heurtaient quelque ossement humain ou envoyait rouler un crâne, parfois même une tête décharnée mais encore chevelue et garnie de barbe noire, restes épars des guerriers de 1912. Ce dut être là une véritable hécatombe et les oiseaux de proie ont eu vite fait de bouleverser des sépultures creusées trop superficiellement. Partout des débris d'uniformes, des chargeurs rouillés, des cartouchières encore pleines, etc...

Les Bulgares se battent bien. On peut l'affirmer d'une manière générale. Ils ont adopté, en principe, la manière boche des assauts en masses profondes et compactes, en colonnes par quatre. Mais leurs mouvements n'ont pas la cohésion des évolutions allemandes et les soldats de Ferdinand manquent de ces réflexes de discipline dont on a fort bien dit qu'ils sont une grande force pour l'armée du kaiser.

A la vue de l'ennemi, les Bulgares échappent aux mains de leurs chefs et, affichant un véritable mépris du danger, s'élançant à leur fantaisie, avec de grands gestes accompagnés de hurrahs frénétiques. Ils ont ainsi souvent produit aux yeux de nos poilus l'effet d'une troupe complètement ivre.

Leur pied de montagnards procure à ces mauvais « Boulgres » une supériorité incontestable dans l'escalade des sommets. Portant souvent à dos leurs mitrailleuses démontées, ils grimpent agilement et sans bruit, grâce à leurs babouches à semelles de cuir souple que de multiples lacets retiennent à la jambe.

Pris individuellement, le soldat bulgare est plutôt timide et sans ressort. Dès le 30 novembre, nous assistons aux préparatifs de la retraite ou plutôt du retrait de front décidé par notre état-major. On commença par évacuer les ambulances et vider les dépôts de vivres et de munitions (six cents coups par pièce et huit jours de vivres). Puis, les régiments descendirent tour à tour par la route maintenant déblayée, sous un soleil magnifique, mais sans chaleur et dont les rayons avaient le reflet brutal de la neige infinie.

Un rideau de troupes restait seul pour maintenir les positions avancées, tandis que le génie assurait la destruction complète de tous les ouvrages pouvant être utilisés par l'ennemi.

Depuis plusieurs jours, l'exode des habitants et du bétail se poursuivait, lamentable. Les derniers partants purent voir de loin Kavadar en flammes. Cet incendie stratégique remonte aux premières journées de décembre.

A la gare de Krivolak — terminus du chemin de fer — s'opérait en hâte, mais avec méthode, l'embarquement des troupes et le rechargement du matériel. Un bataillon de travailleurs macédoniens était employé à ce travail qui s'effectuait sous un bombardement continu, mais inoffensif.

Je note, en passant, un épisode comique. Nous étions là depuis plusieurs heures à attendre notre tour d'embarquer quand l'un de nos camarades réputé pour sa débrouillardise nous signala un petit local de la gare devant lequel un bon gendarme serbe montait la garde avec une vigilance bien faite pour intriguer des poilus désœuvrés. Comment s'y prirent-ils pour détourner l'attention du brave pandore ?

Il ne m'appartient pas de le dévoiler. Le petit local était rempli de longs fusils à pierre à crosses d'os et de curieux pistolets de cuivre ciselé, arsenal centenaire constitué sans doute par une perquisition domiciliaire pratiquée chez les descendants d'anciens comitadjis. Inutile de dire que ces souvenirs furent vite répartis entre nos « bonhommes » qui n'oublièrent pas leurs officiers. Les pistolets étaient curieux, mais quelque chose de plus curieux encore, ce fut la tête ahurie du bon gendarme serbe à son retour.

Un coup de clairon mit fin à cette scène. Le train s'ébranlait, nous emportant nous et nos trophées. Nous apprîmes quelques jours plus tard, qu'avant d'évacuer la gare de Krivolak, notre arrière-garde avait enlevé les aiguillages, percé les réservoirs d'eau et détruit la voie ferrée sur une certaine étendue, opérations qui ne nous auraient coûté que vingt hommes mis hors de combat.

Nous ne laissons, aux abords de cette station à jamais historique, qu'un petit cimetière renfermant les tombes de vingt-cinq des nôtres.

Chère et modeste nécropole ! puissions-nous bientôt te retrouver intacte !

Stroumitza, 12 décembre 1915.

LOUIS BURNOD.



LA MONTAGNE DE KARA-HODJALI SUR LA RIVE GAUCHE DU VARDAR

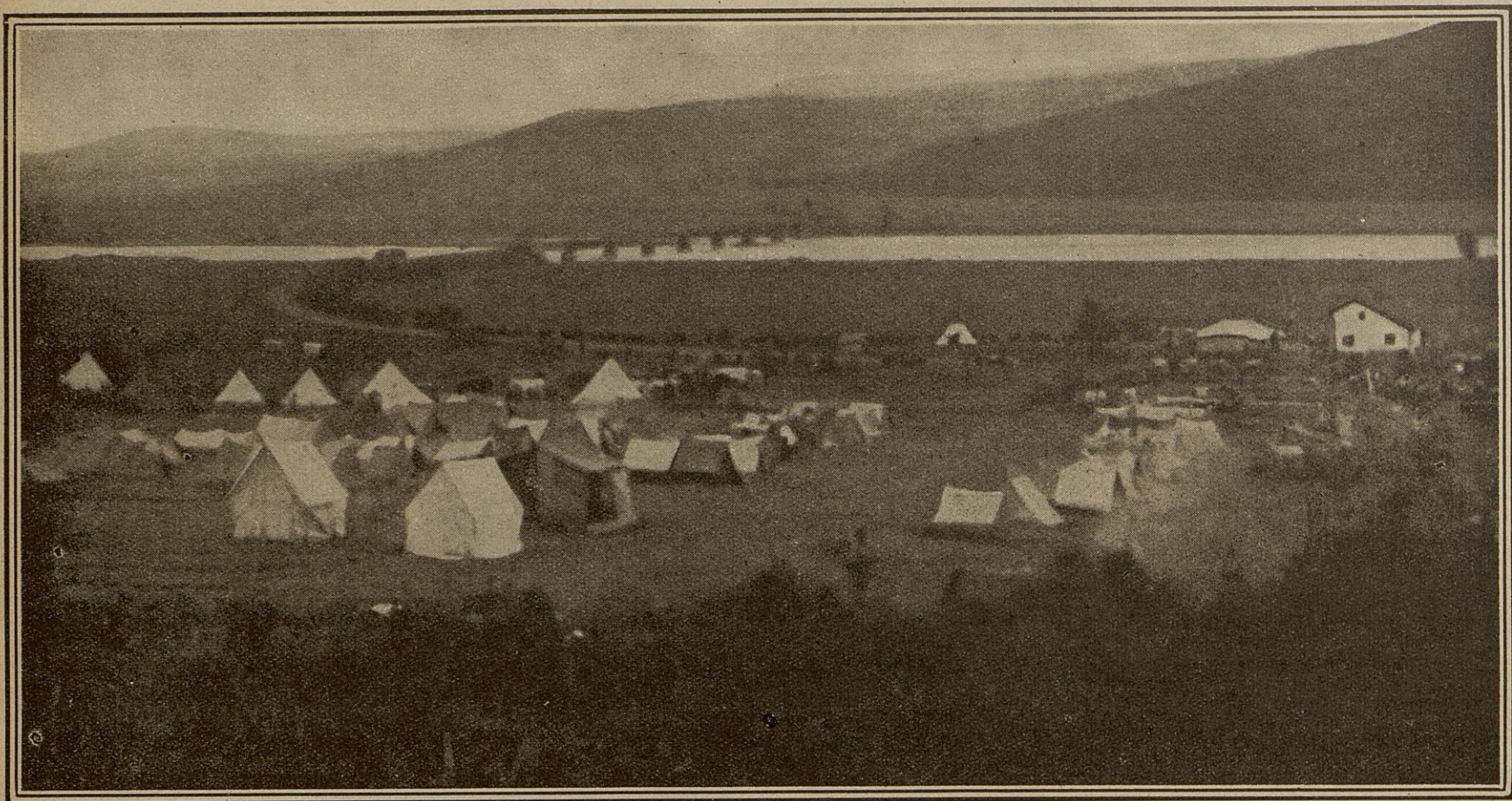


LA MARCHÉ DANS LA NEIGE

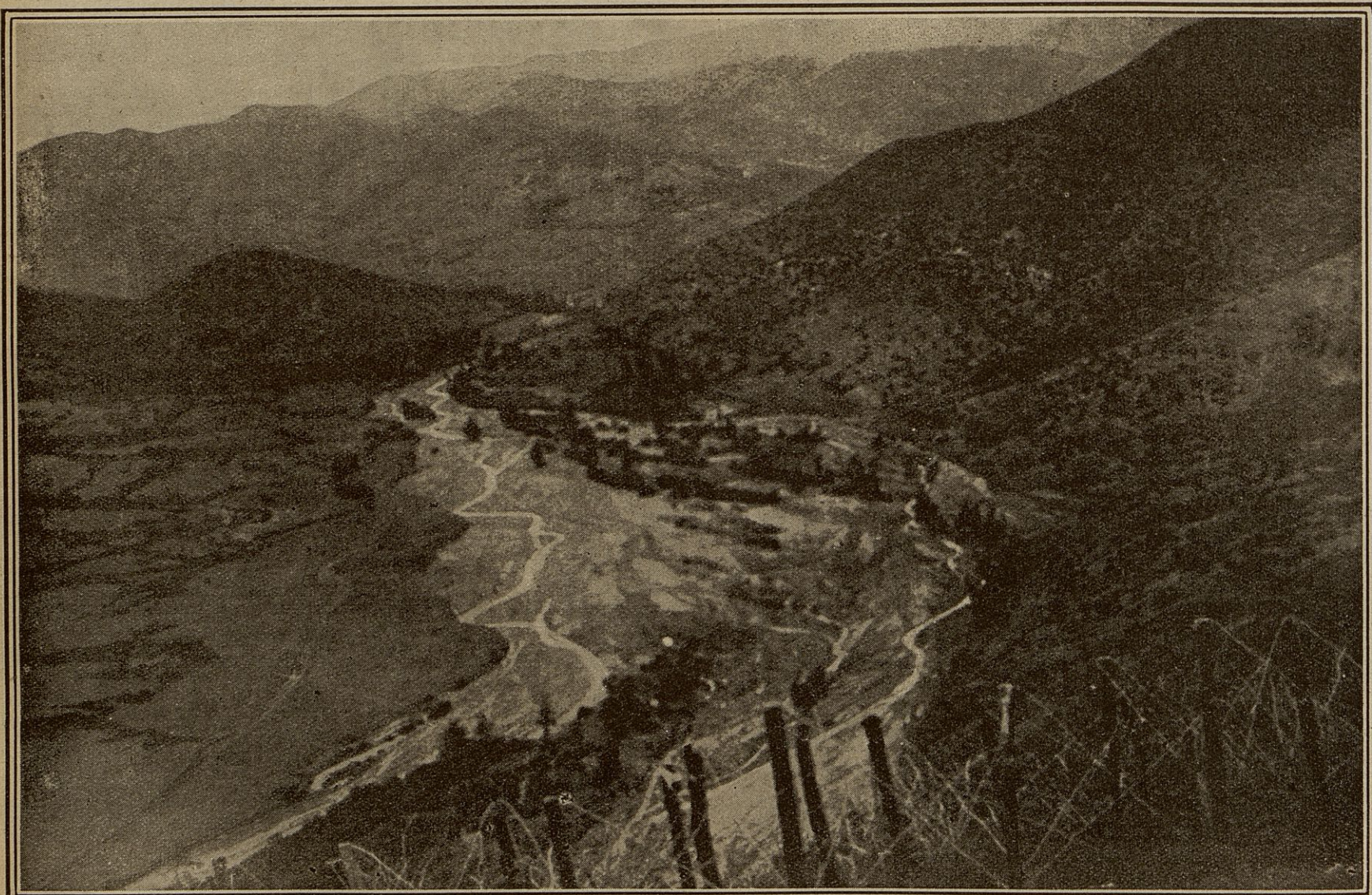


LE PONT EN BOIS DE NÉGOTIN

EN MACÉDOINE SERBE



Le corps expéditionnaire franco-anglais envoyé au secours de l'armée serbe remonta la vallée du Vardar ; pendant que les Anglais s'installaient près de Doiran, nos troupes faisaient une première halte près de la gare de Stroumitza ; les tentes furent dressées à côté du pont qui traverse le Vardar et que nous avons fait sauter lors de la retraite sur Salonique.

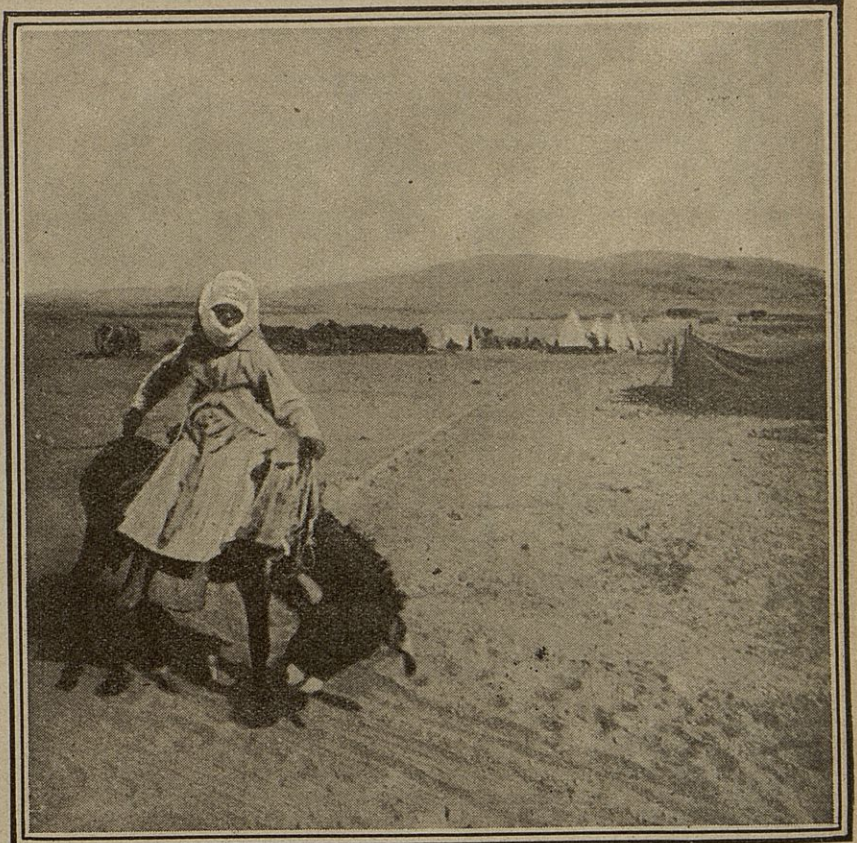


Cette vue de la vallée de la Gradesca donne bien l'impression de ces paysages désolés et abrupts que nos troupes ont dû traverser ; des routes difficiles, des gorges sauvages, des rivières torrentueuses, une contrée désolée par la guerre balkanique, voilà ce que nos vaillants ont rencontré dans cette expédition mémorable.

AUX DARDANELLES



L'île de Moudros était la base navale de notre corps expéditionnaire de Gallipoli ; on y utilisait la main-d'œuvre des prisonniers turcs ; on en voit ici occupés à couper du bois pour les boulangeries de l'intendance.



Malgré l'occupation de l'île par nos troupes la population indigène de Moudros continuait ses travaux. Voici une femme revenant de travailler aux champs, montée sur un de ces petits bourricots qui firent la joie de nos soldats.



Les troupes alliées ont évacué la presqu'île de Gallipoli où elles avaient débarqué au mois d'avril dernier ; cette expédition s'est bientôt transformée en guerre de tranchées comme sur les autres fronts et des ouvrages considérables avaient été construits en avant de Seddul-Bahr. On voit ici, au premier plan, un poste de commandement, puis les tranchées de repos d'un régiment d'infanterie coloniale.

EN PICARDIE



Ce village du Santerre a été le théâtre d'un combat sanglant lorsque notre offensive refoula les Allemands dans cette partie du front ; la mare profonde que l'on voit au premier plan de la photographie fut le tombeau d'un détachement allemand qui ne put s'enfuir ; une centaine de cadavres, que l'on ne peut retirer à cause du bombardement continu, sont au fond de l'eau.



Voici des poilus qui « ne se la font pas » ; attablés en plein air ils s'appêtent à déguster le rata du cuisinier ; on les croirait à une vraie partie de campagne. Mais il faut ajouter que la table a été dressée sur une voie ferrée, à deux cents mètres à peine des lignes allemandes et que nos convives sont bien faiblement protégés par un gabionnage. C'est là de la crânerie française.

SERVICE DU PRINCE

PAR
PIERRE VILLETARD

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE QUATRIÈME

LA PRISONNIÈRE

La nuit tombe. Miss Maud Watson s'approche d'une fenêtre étroite pratiquée dans l'épaisse muraille du château d'Hampstead. C'est là que, depuis six semaines, la jeune fille réside, prisonnière d'un homme qu'elle hait et méprise. Et, dans le crépuscule mélancolique, des souvenirs défilent. Elle revoit la brève saison de Wengen, la mort tragique de sa mère, la trahison de la Bernoise qui l'a livrée au prince d'Eupen. Puis c'est l'atroce cauchemar, les visites du hobereau, ses perpétuelles déclarations qui l'épouvantent. Le prince l'a traînée à sa suite comme un colis de guerre. Après un court séjour dans l'Eifel, la voici en Belgique, cette Belgique martyre que piétine durement la botte allemande.

Que se passe-t-il ? Elle l'ignore, car elle ne croit pas aux *Hoch* insolents qui saluent à peu près chaque soir des victoires teutonnes. Trois mois de captivité, d'angoisses morales donnent à ses traits une expression nouvelle, infiniment triste. Elle a maigri. Ses paupières ont pris une teinte bleuâtre. Peut-être est-ce la mort qui vient, la mort qui délivre ! Parfois, Maud la souhaite... D'autres jours elle se révolte à cette pensée. Non, elle ne doit pas mourir, elle n'a pas eu sa part de bonheur... Devant ses yeux, une image passe — un peu confuse — mais dont la douceur la reconforte... Si Robert l'aimait, cependant, si quelquefois il pensait à elle comme elle pense à lui. Et elle revoit le jeune homme tel qu'elle l'a connu. Mais à quoi bon prolonger ce rêve ? Le sort, brusquement, les a séparés. Jamais, sans doute, ils ne se retrouveront.

D'autres jours, Maud songe à son père. Qu'est devenu le major Watson ?... Peut-être la croit-il morte. Et, s'il la sait captive, que de tortures il doit endurer ! Elle tente d'imaginer ce père qu'elle ne connaît pas. Elle le devine affectueux et original. Parfois, malgré son désir d'être énergique, elle ne peut se contenir et ses larmes coulent...

La veille, elle eut une grosse émotion. Un avion bombardait le château d'Hampstead. Pourtant, elle ne trembla pas. Cet oiseau blond qu'elle apercevait dans le ciel, au-dessus du manoir, ne lui disait-il pas que là-bas, au delà des forêts, l'Angleterre et ses alliés travaillaient pour elle ? Soudain une bombe, à dix mètres d'elle, frappa une corniche. Elle s'évanouit. Mais, un quart d'heure plus tard, lorsqu'elle reprit connaissance, une joie étrange la transfigurait. Elle avait lu la rage et l'humiliation sur le visage de ses geôliers...

A présent, la nuit est tout à fait venue. Miss Watson s'allonge dans un rocking et ferme les yeux. Tout à coup un bruit d'éperons sonne dans l'escalier. La jeune fille se redresse, appuie, du doigt, sur un bouton qui embrase aussitôt une lampe électrique. Et, presque immédiatement, la porte s'ouvre. C'est le hobereau. Il saisit au vol une petite main blanche, l'attire et lui inflige un brusque baiser :

— Excusez-moi, dit-il... j'ai tout appris... je suis désolé.

— Vous n'avez pas à vous excuser, réplique froidement Maud.

Le prince rajuste son monocle et d'une voix sèche, vibrante de colère :

— Ils seront châtiés, déclare-t-il.

— Vous les tenez donc ? interroge finement la jeune fille.

Le prince hausse les épaules :

— En tout cas, ils ne peuvent m'échapper, prononce-t-il avec assurance.

Mais voilà que, soudain, sa voix s'adoucit :

— S'ils vous avaient fait du mal, cependant... Maud sourit mélancoliquement...

— Pourrais-je leur en vouloir ?... Ils ignoraient ma présence en ce château... Les vrais coupables sont ceux qui exposent ma vie à de tels dangers.

Le prince avait ressaisi la petite main et, malgré qu'elle se révoltât, il la parcourait de baisers rapides.

— Toujours méchante, balbutia-t-il, toujours... Pourtant, miss Watson, cette fois, je crois, vous ne pouvez plus douter de mes sentiments...

Et comme la jeune fille restait impassible :

— Nulle femme, reprit-il avec chaleur... nulle femme ne m'a jamais fait éprouver tout ce que j'éprouve en votre présence.

— Je le regrette, dit Maud simplement...

Le prince supplia :

— Ne pouvez-vous donc me donner un seul mot d'espoir ?

— Je n'aimerai jamais un ennemi de mon pays, dit Maud avec lenteur... J'aimerais d'autant moins cet ennemi qu'il ne posséderait pas ce qu'en Angleterre nous mettons par-dessus tout : les qualités d'un vrai gentleman...

— Cela revient à dire ?

— Que vous devez me reconduire à la frontière hollandaise le plus tôt possible.

Le prince d'Eupen éclata d'un rire strident :

— Vraiment, fit-il, vous avez une singulière façon d'arranger les choses... Eh bien ! non, miss Watson, quoi que vous pensiez, je ne désespère pas... Je ne serai pas assez fou pour renoncer à mon bonheur...

— Votre bonheur ! dit la jeune fille en plantant ses yeux froids dans ceux du prince... Non, je vous en prie, ne m'insultez pas... Sachez seulement que j'ai mis à profit ma solitude pour bien réfléchir... Je m'étonne que ma chère mère ait disparu si vite dans un moment où cette disparition vous était utile...

Le prince d'Eupen avait légèrement blêmi, ses lèvres frémissaient, mais il s'efforça de faire bonne contenance :

— Décidément, ma chère, vous avez une éton-



nante imagination. Je regrette, dit-il d'une voix mal assurée, je regrette qu'après trois mois de méditation ce soient là les seules paroles que vous prononciez... Ecoutez-moi bien, miss Watson. Jamais encore, je n'ai montré tant de patience vis-à-vis d'une femme. D'ordinaire le prince d'Eupen prend moins de ménagements. Il me fallait l'excuse de l'amour, Maud, d'un profond amour... Pourtant, je vous avertis que je ne laisserai pas bafouer l'Allemagne dans la personne d'un de ses princes.

Il s'était levé, presque menaçant ; ses dents de loup brillaient sous la lèvre rase... Il empoigna les deux mains de Maud, l'immobilisa.

— A la bonne heure, dit la jeune fille en éclatant d'un rire nerveux, je vous préfère ainsi tel que vous êtes réellement, c'est-à-dire lâche, violent, brutal... Tuez-moi donc si vous l'osez... Ce sera un crime de plus sur votre conscience.

Mais l'apostrophe désarma le prince. Ses bras retombèrent... Il mit la main sur son front et baissa les yeux.

— J'étais fou, gémit-il doucement... Vous m'avez désespéré...

Cette fois, le prince d'Eupen ne mentait pas... Il avait été pris au charme de Maud — lui, l'homme des passades, cette façon de Don Juan couronné qui brisait impitoyablement les cœurs au long de sa

route... Et du fond de son âme monta, en dépit de son orgueil, un accent sincère :

— Je vous demande pardon, miss Watson, murmura-t-il... Allons, je vous laisse... Je tâcherai, la prochaine fois, d'être plus galant.

Mais, comme il se disposait à quitter la chambre, une pensée le traversa :

— Voulez-vous me permettre de vous envoyer une compagne ? proposa-t-il... C'est une jeune fille charmante qui vous distraira... Elle vous fera oublier ces mauvais moments...

— Je n'ai besoin d'aucune compagne, dit Maud ironiquement... Mais agissez comme vous l'entendez... N'êtes-vous donc pas le « maître ».

Non, le prince d'Eupen n'était plus le « maître ». Au-dessus de sa volonté d'homme il y avait l'énergie d'une simple jeune fille. Maud l'avait insulté froidement, sans colère, et avec elle, c'était tout le Droit outragé qui prenait sa revanche. Après cela, qu'importaient la vengeance du Teuton, ses rages inutiles... Elles ne prévaudraient pas contre la tranquille résolution de Maud qui honorait une fois de plus la « vieille Angleterre ».

Une demi-heure après le départ du prince, deux petits doigts heurtèrent la porte. Et quand Maud eut dit « entrez », une jeune femme parut. C'était la dame de compagnie promise par le prince. D'où venait-elle cette étrange fille à la peau de gitane et aux grands yeux sombres ? Plongée dans son rocking, Maud Watson, froidement, observait Terka. Et voyant que la gitane s'animait, que des mots précipités jaillissaient de sa bouche. Elle aussi, disait-elle, était une « prisonnière » ; habituée au mensonge, la petite espionne contait avec animation les péripéties d'une vie mouvementée et extraordinaire. Tout en bavardant, elle regardait Maud. C'était donc là cette femme qu'aimait « Monseigneur ». Mais sa curiosité satisfaite, la haine, à présent, montait en elle, une haine si farouche, si violente que son corps mince était traversé d'un frémissement...

Minuit. Le prince travaille avec son secrétaire dans un petit salon. Il rédige une proclamation qui fixe impartialement — prétend-il — les rapports de l'armée allemande et du peuple belge. Soudain, on frappe trois coups. C'est Terka, la gracieuse Terka, négligemment drapée dans un saut-de-lit rose... Du doigt, le prince a fait signe à son secrétaire :

— Laissez-nous...

La jeune femme est debout en face du prince. Elle ne pense qu'à lui. Lui ne pense qu'à Maud...

— Bonne nouvelle ? interroge le hobereau.

— Elle n'a rien dit, monseigneur...

Le prince frappe son bureau d'un coup de poing brutal...

— Alors, que venez-vous me dire ?

— Ceci, monseigneur... La mission que vous m'avez confiée est au-dessus de mes forces.

— Etes-vous folle, Terka ?

— Non, monseigneur... La vue de cette jeune fille m'est intolérable.

— Vous êtes difficile, ricana le prince.

— Je n'ai pas le droit de vous interroger, reprend Terka d'une voix haletante... Et, pourtant, je devine, non, je suis sûre que miss Watson n'est pas pour vous un simple otage.

— Où voulez-vous en venir ?

— A cela, monseigneur. Si je n'ai plus qu'une chance de bonheur, c'est mon droit de la défendre en désespérée...

Elle s'interrompt. Le visage du prince reste impassible :

— Expliquez-vous, ordonne-t-il...

Alors Terka évoque leur passé, un voyage qu'ils firent ensemble à Venise il y a quinze mois... Se peut-il qu'un tel rêve soit mort à jamais ?

— C'est fini, dit le prince.

Il se lève, tire sa montre et, cette fois, parle en homme d'affaires, catégoriquement...

— Je le regrette, ma chère, mais vous êtes à mon service... Obéissez-moi... Je vous répète ce que je vous ai dit... Observez miss Watson... tâchez de savoir ce qu'elle pense de moi. Vous me rapporterez fidèlement toutes ses paroles.

— Je vous obéirai, monseigneur.

Cette fois, Terka l'a bien compris — les amours morts ne ressuscitent plus, mais la vengeance reste — ah, sa chère vengeance ! Bientôt, elle pourra savourer cette joie. Elle a reçu de Lisbeth une arme terrible. Quelques pincées de poudre verte et c'en sera fait de la vie de Maud. Elle tuera l'exquise créature qui lui a volé le cœur de Ludwig d'Eupen...

Toute la nuit, l'affreux songe berça la jeune femme. Mais, avec l'aube, un subtil apaisement descendit en elle... Elle rétablissait les faits dans leur logique brutale et désespérée... Tuer encore... Pourquoi?... Souffrirait-elle moins ?... Non, ce qu'il fallait, c'était oublier tout, à jamais...

Comme le petit jour blanchissait la vitre, elle se leva, prit dans son réticule un flacon casqué d'argent et jeta trois pincées de poudre dans un verre d'eau. Puis, d'un trait, ayant bu le mélange, elle ferma ses yeux noirs et s'endormit du grand sommeil de mistress Watson.

(A suivre.)

LA CLASSE DE LA VICTOIRE



Les jeunes gens de la classe 1917, à la gare Montparnasse, se tiennent le long des balustrades qui surplombent la rue du Départ ; les adieux s'échangent.



Les jeunes recrues ont été séparées de leur famille, dès leur arrivée à la gare ; mais la foule des parents et des amis s'est amassée dans la rue du Départ.



Un groupe joyeux de la classe va rejoindre la gare de Lyon ; ces jeunes gens sont animés d'un entrain endiablé ; la foule les applaudit chaleureusement.



Voici deux futurs poilus qui arrivent sur un tri-porteur, l'un traînant l'autre ; ils rejoignent leurs camarades que les parents ont accompagnés.



Le train va partir ; les compartiments ont été pris d'assaut et tout le monde se précipite maintenant aux portières ; des chants retentissent de tous côtés.



On ne vit jamais départ de conscrits plus gai, plus enthousiaste. Lorsque le train s'ébranle, de toutes ces jeunes poitrines sort le cri vibrant de « Vive la France ! »

LES DISTRACTIONS DE NOS POILUS



Dans un village de Lorraine quelques-uns de nos soldats ont, tout près du front, organisé une fête de Saint-Nicolas pour les enfants des habitants non évacués ; la légende de l'évêque de Myre qui rend la vie aux trois petits enfants fut mise en action à la grande joie des petits Lorrains.

SUR LE FRONT RUSSE

La grande offensive que, du sud du Pripet à la frontière roumaine, les armées russes du général Ivanoff ont engagée le 30 décembre s'est poursuivie victorieusement et, après quelques jours d'accalmie que nos Alliés ont consacrés à la consolidation des positions conquises, elle a repris aussi violente dans la direction de Kovel et de Czernovitz.

Le front de bataille mesure plus de trois cents kilomètres et se partage en trois zones : la zone du Styr, la zone de la Strypa, et la zone de Czernovitz.

Dans la première, les Russes ont avancé le long des deux voies ferrées de Sarny à Kovel et de Rovno à Kovel. Les Austro-Allemands avaient fait de Kovel, nœud de plusieurs chemins de fer, un centre important de ravitaillement : mais les Russes ont franchi le Styr et enlevé, après un sanglant combat, la petite ville de Tchartorisk ; puis ils ont occupé des hauteurs à sept verstes de là. En même temps, sur la ligne Rovno-Kovel, ils enlevaient Olika et plus au nord avançaient jusqu'à Koukotska-Volia.

Cette menace sur Kovel a forcé l'ennemi à évacuer vers l'ouest toutes les provisions ou munitions, en vivres, en équipements qu'il y avait accumulées et la panique a été si forte que des habitants de Lemberg sont partis vers Cracovie.

C'est en vain que les Austro-Allemands ont attaqué ; ils se sont brisés contre les armées russes.

Dans la seconde zone, celle de la Strypa, nos alliés ont assailli brusquement l'armée du général Pflanzer et lui ont enlevé Bourkanovo et Boutchatcha.

Dans la zone de Czernovitz, les Russes entraient dans le couloir formé par le Dniester et le Pruth et emportaient la position de Sabatchouri au nord-est de la capitale de la Bukovine. L'évacuation de Czernovitz commença aussitôt tandis que les Autrichiens, ayant reçu des renforts tentaient de reprendre Sabatchouri ; ils furent repoussés avec de grosses pertes. Alors ils essayèrent, de concert avec des forces allemandes venues en toute hâte, une diversion vers le sud à Bajana, localité qui se trouve tout près de la frontière roumaine et de la frontière russe ; ils furent battus.

Tous ces combats qui ne forment qu'une même bataille furent excessivement acharnés ; les Austro-Allemands y subirent des pertes énormes qu'on a évaluées à cent mille hommes environ. Chaque jour les communiqués russes ont annoncé la capture de nombreux prisonniers.

Allemands et Autrichiens amènent de nombreux renforts pour arrêter la poussée formidable des Russes ; mais ceux-ci, qui sont aujourd'hui pourvus de munitions et d'une magnifique artillerie, ont également des troupes fraîches à leur disposition. La bataille va continuer.

Le front nord a été relativement calme pendant que se déroulaient les événements de Galicie ; il est possible cependant que ce calme soit rompu par les Allemands qui essaieront peut-être d'une diversion soit du côté de Riga, soit du côté de Dvinsk.

DANS LES BALKANS

L'attention s'est portée vers le Monténégro où les Autrichiens ont poussé une formidable offensive. Cette fois ils ont attaqué à l'ouest ; le 7 janvier, leur flotte sortait de Cattaro et bombardait violemment les positions monténégrines du mont Lovcen ; c'était la préparation de l'assaut que devaient donner plusieurs divisions.

Le mont Lovcen s'élève à une altitude de 1.739 mètres entre Cattaro et Cettigné ; au début de la guerre nos marins y avaient hissé quelques canons pour bombarder le port autrichien ; la tentative ne réussit pas ; les pièces n'avaient pas une portée suffisante pour répondre aux gros canons des cuirassés autrichiens.

Maîtres de cette position, les Autrichiens étaient débarrassés d'une menace constante ; aussi ont-ils fait les plus grands efforts pour s'en emparer. Pendant que von Kowess attaquait du nord à l'est, obligeant les Monténégrins à évacuer Berana, de grandes forces parvenaient jusqu'aux premières lignes de défense du mont Lovcen ; elles étaient soutenues par le tir de la flotte. Après quatre jours de combats acharnés, les Autrichiens occupèrent les positions de Kouk et de Rstatz. Les Monténégrins reprirent Kouk le 9 janvier, sans pouvoir toutefois s'y maintenir.

Le 11, les Autrichiens enlevaient le mont Lovcen, puis les hauteurs conduisant au sud-ouest vers Cettigné et notamment le mont Bajak, haut de 1.560 mètres qui se trouve près de la route conduisant de Kouk à Cettigné. Un combat acharné a eu lieu sur le plateau de Grahovo d'où une route conduit à la capitale du Monténégro. Le gouvernement monténégrin s'était retiré à Podgoritza, et de là il s'est transporté à Scutari.

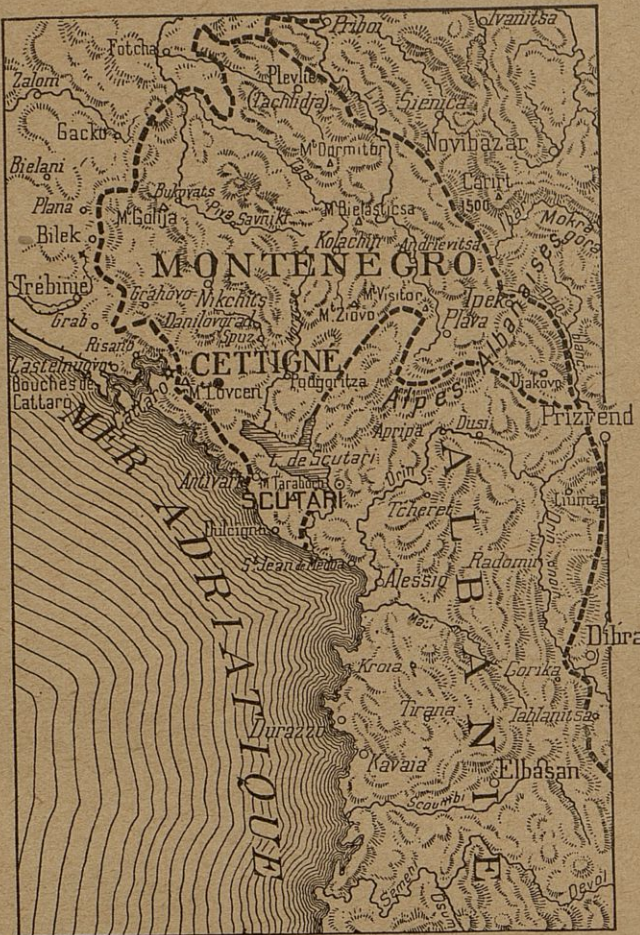
L'armée monténégrine est ainsi encerclée ; sa situation est des plus précaires ; pourra-t-elle encore résister dans ses montagnes où il sera difficile de la ravitailler ?

A Salonique, les alliés continuent à se fortifier. La nécessité du plan de défense les a obligés à faire sauter les ponts du chemin de fer à Demir-Hissar et à Kilindir. Le pont de Demir-Hissar est situé sur la Strouma, sur la ligne Salonique-Constantinople, à 30 kilomètres au nord-ouest de Sérès ; il avait déjà été détruit par les Bulgares dans leur retraite devant l'armée grecque. La destruction de ce pont était indispensable pour la sécurité des troupes alliées, l'attaque bulgare-allemande par Demir-Hissar étant très possible.

Le port de Kilindir est également sur la voie Salonique-Constantinople, à environ 60 kilomètres au nord de Salonique et à une dizaine de kilomètres au sud du lac de Doiran.

On continue donc à prendre les mesures nécessaires pour parer à une attaque. Cette attaque se produira-t-elle ? Où et quand ? On ne le sait pas. Des dépêches ont annoncé des actions d'artillerie vers le lac de Doiran ; les communiqués officiels n'en parlent point.

Un bataillon de chasseurs français a débarqué dans l'île de Corfou pour procéder à l'installation de l'armée serbe qui se trouve en Albanie ; là, elle pourra se reposer, se refaire ; ce sera un appoint important pour nos forces de Salonique.



Echelle : 0 10 20 30 40 50 100 Kil

L'ATTAQUE CONTRE LE MONTÉNÉGRO

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au Document le plus intéressant.

La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 65, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 7 de ce fascicule et intitulé : " La mésaventure d'un autobus ".

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

NOTA. — Les documents destinés au PAYS DE FRANCE (éclipsés, pellicules ou épreuves) doivent être adressés, 2, 4, 6, Boulevard Poissonnière, accompagnés du nom de l'auteur du document et d'une légende explicative sur la scène ou le site représentés.

LE PAYS DE FRANCE
vient d'éditer
UNE CARTE
pour la recherche des
LOCALITÉS et des LIEUX DITS
cités dans les communiqués
du 1^{er} juin au 1^{er} décembre 1915

L'EXEMPLAIRE : UN FRANC
En vente aux Bureaux du PAYS DE FRANCE et chez
tous les Marchands de Journaux vendant cet illustré.

ENVOI FRANCO CONTRE 1.25

Adressés au PAYS DE FRANCE, 6, Bd Poissonnière, PARIS

Reliures Electriques P.F.
(MODÈLE DÉPOSÉ)
pour relier une année complète
DU
PAYS DE FRANCE

PRIX :

Aux Bureaux du PAYS DE FRANCE, 3 francs
franco domicile, 3 fr.85 ; franco gare, 3 fr.60

adressés en mandat, 6, Bd Poissonnière, Paris

EN VENTE
LA COLLECTION RELIÉE
du grand illustré
LE PAYS DE FRANCE
édité par **Le Matin**

Tome I, du 10 Mai 1914 au 27 Mai 1915
Tome II, du 3 Juin au 25 Novembre 1915

PRIX DE CHAQUE VOLUME
RELIÉ EN TOILE BLEU HORIZON,
TITRE & IMPRESSION BLANC **11** FRANCS
FRANCO

En vente au PAYS DE FRANCE, 6, boulevard Poissonnière, chez tous les bons libraires, dans tous les grands magasins et chez les dépositaires du MATIN.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LE FRONT ORIENTAL (d'après les Communiqués officiels)

La Guerre en Caricatures



RELATIONS

— Je tiens ça de source secrète, mossieu ! Le journaliste qui fait les articles en blanc est mon copain...



STRATÈGE

— Si j'étais Joffre j'irais bien plus vite ! Je commencerais d'abord par les couper...
— ...en les rasant ? !



— Vous êtes bon, vous !... Si ce n'est pas un espion pourquoi qu'il téléphone à « Saxe 420-75 » ? !